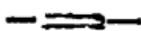


NOUVEAU
JOURNAL
HELVÉTIQUE,
OU
ANNALES
LITTÉRAIRES ET POLITIQUES
DE
L'EUROPE,
ET
PRINCIPALEMENT
DE
LA SUISSE.



DÉDIÉ AU ROI.

NOVEMBRE 1771.

A NEUCHÂTEL,
DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ
TYPOGRAPHIQUE.



N O U V E A U

JOURNAL HELVÉTIQUE.

NOVEMBRE 1771.

P R E M I E R E P A R T I E.

ANNALES LITTÉRAIRES DE LA SUISSE.

I. *ENCYCLOPEDIE, ou Dictionnaire universel raisonné, des connaissances humaines.*
TOME VII. Yverdon, 1771.

Q Uelques vues que se soient proposé ceux qui ont fait des découvertes dans le nouveau monde, on ne peut disconvenir qu'ils n'aient procuré aux Européens des connaissances intéressantes, multipliées, uti

les, ou tout au moins agréables. Les uns avaient pour but d'acquérir une réputation brillante ; d'autres, d'étendre la domination de leurs souverains respectifs ; des troisièmes, & en plus grand nombre, d'amasser des richesses. Il s'en est trouvé enfin, qui, sans exclure peut-être ces divers motifs, déclareraient n'avoir formé le dessein de visiter ces contrées, au travers de mille périls, qu'afin d'éclairer les peuples qui les habitent, des lumières salutaires de l'évangile, de les civiliser, de leur donner des mœurs. Parmi ces derniers, les Jésuites se sont le plus avantageusement distingués. On leur doit la connaissance de certaines régions, telles que la Californie, qui, par leur éloignement de l'Europe & leur position, seraient encore ignorées, si ces religieux n'y eussent pas pénétré. On leur a reproché des vues ambitieuses & intéressées. On a prétendu que leur but principal était d'enrichir la société dont ils étaient membres, & que parvenus à se rendre maîtres de certains pays pour le temporel comme pour le spirituel, ils avaient cherché à envelopper leurs établissemens du voile du mystère, pour ne partager avec personne les fruits lucratifs de leurs travaux apostoliques. Nous ne déciderons pas ici de la légitimité de ces reproches ; mais on ne peut nier que les Jésuites, par la nature de

leur institut, & par l'activité infatigable qui les a toujours caractérisés, ne fussent très en état de faire réussir des entreprises de ce genre, & d'apprécier les avantages qui pouvaient en revenir pour les Européens. Ils ont su conserver pendant long-tems des possessions & des trésors qu'ils avaient plus d'une fois arrosés de leur sang. Les souverains qui dominent sur une partie de l'Amérique, dirigés par la plus saine politique, viennent de les en dépouiller, comme étant incompatibles avec la pauvreté religieuse, & contraires au seul but que doit avoir tout missionnaire, qui est d'avancer la gloire de Dieu, & de procurer le salut des âmes. La Californie, qui a donné lieu à ces réflexions, est une presque île de l'Amérique, dont la longueur n'est pas encore exactement déterminée, mais qui peut aller de quatre à cinq cens lieues du nord au sud, & s'étend jusques au vingt-troisième degré de latitude méridionale. Sa largeur est très-inégale, de même que la qualité de son terroir, qui cependant est très-fertile en bien des endroits. Les arbres, les légumes de l'Europe, qu'on y a plantés, & la vigne même, y réussissent très-bien. Il y a de même des animaux domestiques qu'on y a transportés de la nouvelle Espagne. On en trouve qui sont particuliers à ce pays-là, & même des castors semblables

à ceux du Canada. Il y a une multitude infinie d'oiseaux de toute espèce ; les mers qui baignent ces côtes , sont extrêmement poissonneuses. Tous ces avantages sont réunis dans la pointe méridionale de la presqu'île , au cap de S. Lucar, aussi les Jésuites y avaient-ils leur principal établissement. Une espèce particulière de hêtre très-commun , produit un fruit qui fait la principale nourriture des habitans. Un autre arbre produit , au lieu de résine , un encens très-fin & très-odoriférant. Il y a peu d'animaux féroces.

Dès les tems de Cortez , c'est-à-dire dès la fin du seizième siècle, les Espagnols , après avoir conquis le Mexique , cherchèrent à faire de nouvelles découvertes dans la mer du sud ; mais toutes leurs tentatives pour former des établissemens dans la Californie , furent long-tems infructueuses. L'honneur en était réservé aux Jésuites , & il est remarquable que d'autres religieux qui s'y étaient rendus en qualité de missionnaires , avaient été obligés de renoncer à l'entreprise de convertir les Californiens. Vers la fin du dernier siècle , les Jésuites pénétrèrent pour la première fois dans cette région , sous la conduite du pere Salva Tierra , l'un de leurs provinciaux ; homme consommé dans les affaires , actif , insinuant , fécond en ressources , zélé pour le bien de la société.

C'est lui qui eut la gloire de fonder plusieurs missions dans la Californie, & d'enseigner à ceux qui les ont dirigées ensuite, les moyens de les rendre aussi florissantes & aussi lucratives qu'on les a vues pendant soixante & dix ans. Pour réussir dans une entreprise que d'autres avaient tentée vainement, il sollicita & obtint du roi d'Espagne toute autorité sur les garnisons que l'on établissait dans ces pays-là. Les officiers, les soldats eurent ordre d'obéir aux missionnaires, qui pouvaient les congédier & les remplacer selon leur bon plaisir, en s'engageant uniquement, & pour la forme, à prendre possession de la Californie au nom de l'Espagne, & se bornant à une modique somme, que le trésor royal devait leur payer annuellement, bien assurés qu'ils ne tarderaient pas à être amplement dédommagés de leurs frais. C'est sur cette concession, faite en 1697, qu'ils se sont fondés pour justifier leurs droits, & non sur la donation d'un particulier, comme l'a cru l'amiral Anson.

Mais il est naturel de chercher les causes de cette prédilection des Jésuites pour un pays si reculé, & de pénétrer, s'il se peut, les motifs, qui, indépendamment du salut des ames, ont pu le rendre si intéressant

pour leur société. Il s'en présente trois, qui paraissent assez vraisemblables.

-119. On fait que la pêche des perles est plus abondante & plus riche sur les côtes de la Californie, que sur celles d'aucun autre pays connu. Tous les coquillages, que l'on y voit en grand nombre, sont de la plus grande beauté. Les huîtres à perles s'y trouvent accumulées par bancs à une très-petite profondeur. On peut dans un jour en ramasser pour une somme très-considérable. Plusieurs Espagnols en avaient fait l'expérience avant l'établissement des Jésuites, qui sans doute ne l'ignoraient pas. Dès que le pere Salva Tierra eut pris langue en Californie, on ne vit plus arriver au Mexique des perles comme auparavant, les droits du roi sur cette précieuse marchandise diminuèrent considérablement. On accusa les missionnaires de s'être emparés de cette pêche. On envoya en cour des mémoires contre eux. Il fallut se justifier. Les Jésuites déclarèrent que, bien loin d'avoir mérité l'odieuse imputation de pêcher des perles, & de les soustraire au tribut, ils avaient toujours conseillé aux Espagnols & aux Indiens de les rejeter dans la mer, comme des instrumens de luxe, capables de nuire aux progrès de leur sanctification. Ils réclamèrent leur désintéressement, connu de tout le monde, l'embarras que leur causeraient des

amas de perles , dont ils ne fauraient que faire. Cette finguliere apologie produisit tout l'effet que la société en attendait. La cour aima mieux croire que la propagation des perles avait diminué en Californie , que de suspecter la bonne foi de ces religieux. Et il n'est pas inutile d'observer sur ce sujet , que les Californiens avaient accoutumé auparavant de pêcher des huîtres à perles pour en manger la chair , & les jetaient dans le feu afin de les ouvrir , ce qui noircissait les perles elles-mêmes , mais qu'ils s'en abstinrent soigneusement , dès qu'ils eurent vu que les missionnaires y attachaient un prix considérable.

2°. On a tout lieu de croire que les Jésuites , en étendant leurs missions dans le nord-est de la Californie , espéraient parvenir à la découverte d'un pays très-riche , dont plusieurs voyageurs avaient soupçonné l'existence , & dans lequel on prétendait même que s'étaient retirés plusieurs habitans du Mexique avec tous leurs trésors , lors de l'arrivée de Fernand Cortez & des Espagnols. Des vues semblables avaient engagé la société à pousser ses établissemens dans l'intérieur des terres situées le long de l'Orénoque , afin de pénétrer dans le fameux pays connu sous le nom d'*Eldorado*.

3°. Mais le principal motif de la venue des Jésuites dans cette presqu'île a été la commodité du galion qui allait chaque année d'Acapulco aux Manilles pour y faire un commerce très-lucratif, & qui ne manquait jamais de toucher en passant au cap de St. Lucar. Lorsque le lord Anson se rendit maître de ce navire, plus des deux tiers de la cargaison appartenait à la compagnie de Jésus. Ce commerce direct entre l'Amérique & les Indes, coupe le nœud qui devrait tenir le Mexique & le Pérou dans une dépendance nécessaire de l'Espagne, & ne sert qu'à enrichir quelques religieux. Aussi le ministère Espagnol voulut-il le défendre en 1725. Mais la société para ce coup. Aujourd'hui qu'elle n'existe plus dans ce royaume, la cour d'Espagne vient, par une ordonnance, de supprimer tout commerce entre les Indes occidentales & orientales par la mer du Sud. Les vignobles que les Jésuites avaient plantés dans divers quartiers de la Californie étaient encore une nouvelle source de richesses pour eux. Ils fournissaient toute la nouvelle Espagne d'un vin semblable à ceux de Madere, ils en envoyaient aux Philippines.

Les Californiens divisés en trois tribus, sont stupides, paresseux, insensibles, sans courage, ne paraissant conduits que par une

sorte d'instinct, ils végètent plutôt qu'ils ne vivent. Leur figure est semblable à celle des autres peuples connus de l'Amérique septentrionale. A l'arrivée des missionnaires, quelques-uns n'avaient pas de cabanes, & habitaient des troncs d'arbres ou des creux de rochers, ils étaient entièrement nus, & les premiers que l'on revêtit de juste-au-corps furent hués & poursuivis par leurs compatriotes, jusques à ce qu'ils s'en fussent dépouillés. Ils se percent la séparation des narines, & le lobe des oreilles pour y suspendre quelques ornemens, & se frottent tout le corps d'un onguent rougeâtre qui les garantit de la piquure des insectes. Ils usent de tabac sauvage, & se nourrissent de fruits & de gibier. Ils n'ont aucune espece d'écriture ni de caracteres. Ils ne conservent pas même la mémoire des faits anciens, & disent que de tems immémorial ils ont existé sans chagrin, jusqu'à la venue des missionnaires. Mais si leurs lumieres sont si bornées, plusieurs vices leur sont inconnus. Ils ignorent ce que c'est que la propriété; tous leurs meubles consistent dans des instrumens de chasse & de pêche. Ils n'ont aucun gouvernement fixe; le plus hardi, le plus expérimenté de leurs égaux se met à leur tête, & les dirige; mais ils ne lui obéissent

qu'aussi long - tems qu'ils croient avoir besoin de son secours. Quant à la religion, on n'a trouvé chez ces peuples aucune trace d'idolâtrie. Ils reconnaissent à la vérité l'existence d'un être extrêmement puissant, qui a créé tout ce qu'ils voient, mais ils ne lui adressent ni prières ni vœux, & ne celebrent point de fêtes en son honneur. Leur religion en un mot est proportionnée à l'indolence qui les caractérise. Ils ont cependant des especes de prêtres ou de magiciens qui exercent la médecine, & qui, plus habiles que le reste de leurs compatriotes, trouvent le secret de s'en faire respecter, & de vivre à leurs dépens. Les Jésuites prétendent avoir converti une partie considérable de ces peuples, sans avoir pu cependant leur donner une idée distincte des principaux objets de la foi chrétienne. Leur paresse naturelle pouvait ressembler à de la docilité, & il n'y avait pas d'objection à craindre de gens ainsi disposés. D'ailleurs, les missionnaires s'y prenoient fort bien pour les engager à recevoir leurs instructions. Ils nourrissaient & habillaient même ceux qui étaient assidus au service divin & au catéchisme. C'était là un argument démonstratif en faveur de la doctrine qu'ils prêchaient. Le bien le plus réel pour ces peuples, consistait à

les accoutumer à vivre en société , & à leur enseigner l'art de construire des cabanes & de cultiver la terre. Mais on leur retranchait l'usage du vin , de peur qu'ils n'en fissent excès , & les Jésuites avaient soin par cette raison de le vendre au dehors. Au reste , plus on s'avance vers le nord de la Californie , & plus les peuples qu'on y trouve sont stupides & brutaux. Ce qui détruit les systêmes de certains auteurs qui ont prétendu qu'une colonie de Chinois , venue par le Kamchatka , pouvait avoir peuplé la partie occidentale de l'Amérique. Voilà le précis de ce qu'on fait de plus certain & de plus intéressant sur un pays , qui , comme nous l'avons dit , serait encore inconnu vraisemblablement aux Européens , si les Jésuites ne l'eussent pas jugé digne de leur attention. On sait que l'abbé Chappe d'Au-terroche , astronome aussi habile que zélé pour les progrès des sciences , vient d'y faire un voyage , en vue d'observer le passage de Vénus sur le disque du soleil. Il est mort à Portobelo , comme il se disposait à repasser en Europe. Ses mémoires , qu'on ne tardera pas sans doute de rendre publics , ne pourront que nous donner , touchant la Californie & ses habitans , des lumières sur lesquelles on pourra compter.



II. *Historische Lobrede, &c. Eloge historique de JEAN-JACQUES BREITINGER, premier Pasteur de l'église de Zurich.* Par J. C. LAVATER. Zurich, chez Burckli, 1771. 122. pag. 8^o.

CETTE nouvelle production du célèbre M. LAVATER est écrite avec la même chaleur de style & la même force d'imagination, qui caractérise ses autres ouvrages. Le sujet qu'il traite semble échauffer la sensibilité de son ame.

BREITINGER était un de ces génies rares, à qui des circonstances favorables & un heureux emploi des talens donnent des droits à la reconnaissance & au respect de leurs compatriotes. Une ame grande & ferme, un esprit mâle & plein d'élévation, un cœur généreux & compatissant, lui assurent les suffrages de tous ceux qui savent apprécier les hommes. Cet art difficile de juger ses semblables exige des lumières sûres & un sentiment délicat. Il faut être assez juste pour rendre hommage aux grandes qualités, sans trop s'appesantir sur quelques taches, inséparables de la faible humanité. S'il s'en trouve quelques-unes dans le caractère du grand homme dont M. LA-

VATER a donné l'histoire, il faut convenir qu'elles tenaient aux idées dominantes, aux préjugés reçus & au génie de son siècle.

BREITINGER devint homme public en 1597, lorsqu'il fut nommé pasteur d'une annexe peu éloignée de la ville. Dans ce poste, l'un de ses principaux soins fut l'éducation de la jeunesse. Il ne rougissait point de veiller lui-même sur le travail du maître d'école. Vous l'eussiez vu converser familièrement avec les enfans, leur tracer d'une manière simple la route de leurs devoirs, les instruire par des entretiens socratiques & pleins de douceur. Le maître & les écoliers touchés de ses discours, admirant la sérénité qui se peignait sur son front, apprenaient de bonne heure que la félicité de l'homme consiste dans la vertu. Iriez-vous dans une école de village chercher un homme digne de vos respects? M. LAVATER, supérieur aux préjugés de l'orgueil, fait l'y découvrir, s'empresse de le faire connaître : “ Je vois le grand homme, dit-il, „ dans la salle vaporeuse d'une école, au „ milieu d'une troupe d'enfans, que leur „ innocence lui rend chers. Pénétrés de „ reconnaissance, ils tendent vers lui leurs „ mains innocentes, & ils offrent eux-mêmes leurs cœurs à la vertu. „ L'homme généreux laisse échapper une larme, il

découvre le germe des vertus, & ce sentiment est une digne récompense de son travail. Ah! que la vertu, que la religion auraient plus de partisans & moins d'ennemis; que l'incrédulité & le vice seraient moins redoutables, si le tendre cœur des jeunes gens était formé de bonne heure par de telles instructions! C'est ici peut-être le premier devoir, la première fonction d'un bon ecclésiastique. Que sert de déclamer contre des vices chéris, contre des opinions qui les favorisent? souvent les moyens qu'on croit propres à les réprimer, donnent prise à l'ennemi, & augmentent le mal qu'on voulait détruire.

Un cœur capable d'un soin si généreux; n'était pas réduit à cette unique vertu; ces deux traits peignent une modestie malheureusement trop peu commune. L'état voulant fonder un nouveau collège dans la petite ville, on jeta les yeux sur BREITINGER pour en être le principal; mais il refusa noblement cet emploi, parce qu'il trouvait que son ancien précepteur en était plus digne que lui, & il préféra de régenter sous lui. En 1611, on lui offrit la chaire de théologie. Il en pesa les devoirs avec attention; puis examinant ses talens, il n'hésita pas à la refuser, sans se laisser éblouir par la considération & les émolumens attachés

chés à cette place. Tant de modestie & de désintéressement auraient dû lui assurer l'estime publique ; mais qui peut se flatter d'échapper toujours aux traits de la malignité & aux serpens de l'envie ? La vertu la plus pure n'est pas à l'abri de leurs coups. BREITINGER, cédant aux sollicitations d'une famille illustre , accompagna pendant les vacances un jeune homme qui devait faire quelque séjour à Geneve. C'était en 1611 : une maladie contagieuse commençait à se manifester dans la capitale. Quelques méchans attribuaient son départ à des motifs honteux : on crut qu'il fuyait les travaux, les dangers auxquels son état pouvait l'exposer dans cette calamité publique. La calomnie ne manque jamais de trouver des ames crédules , qui , sous l'apparence de la piété, communiquent plus facilement le venin qu'elles ont imprudemment sucé. BREITINGER l'éprouva d'une manière cruelle ; tous les cœurs s'aigrirent contre lui, le magistrat même songea à le punir. Que faisait cependant ce vertueux ecclésiastique ? Parcourant les cabanes solitaires des protestans du Valais, il faisait couler dans leurs ames affligées le baume salutaire des consolations évangéliques. Au milieu de pareilles occupations, que pouvaient contre lui la méchanceté & la haine ? La ca-

l'omnie avait beau exercer ses noirceurs, ses coups étaient impuissans pour ébranler une ame qui jouissait du témoignage flatteur de sa propre conscience. Après une absence de quatre semaines, BREITINGER reparait, les soupçons outrageans, les imputations fausses font place aux éloges que méritait sa vertu. Cependant la peste multipliait ses ravages. A la vue de ce fléau, la charité de ce digne ecclésiastique s'embrase. Il saisit avec joie ce moment de travailler pour la gloire de son divin maître. C'est en faisant du bien aux hommes qu'on montre son amour pour le pere commun des mortels. Se peut-il qu'on ait fait consister le zele à tourmenter ses semblables sous des prétextes religieux ? Plein d'une intrépidité héroïque, BREITINGER expose à chaque instant sa vie, toujours prêt à la sacrifier pour soulager ses freres. S'oubliant lui-même, il ne songe qu'aux maux dont il est le témoin. Courant de maison en maison, passant du lit d'un malade à celui d'un mourant, il distribue à tous des consolations ou des remedes. Pendant le jour, lorsqu'il traverse les rues, il est arrêté à chaque pas pour courir chez quelque malheureux ; pendant la nuit, lorsqu'il espere trouver quelque repos, il est appelé par d'autres qui implorent son assistance. Acca-

blé de lassitude , il se laisse conduire , & sans perdre sa sérénité , il passe la nuit au milieu des mourans. A des nuits sans repos succedent des jours pénibles , mais glorieux , utiles , & capables de satisfaire une belle ame. Zurich avait alors ce dont Marseille se glorifie encore , BREITINGER était un autre BELZUNCE. Les circonstances développent les talens & font briller les vertus.

Ce n'était pas seulement dans ces tems difficiles que BREITINGER montra tant de charité. Sa maison fut toujours une espece de pharmacie , où les pauvres venaient chercher des remedes. Sa table était toujours ouverte aux étrangers. Tous ceux qui furent forcés d'abandonner leur patrie dans ces tems malheureux , où l'on crut rendre service à Dieu en gênant les consciences , trouverent en lui un frere qui les accueillait avec tendresse.

L'esprit de son siecle n'avait point étouffé en lui la *tolérance* , cette vertu qui annonce une ame élevée , & qui distingue les vrais chrétiens. Il entra avec empressement dans les vues du célèbre *Duré* pour la réunion des églises protestantes. Tandis que les Luthériens étaient accablés par les horreurs de la guerre de trente ans , BREITINGER les fit assister par des collectes considérables. Les préventions des protestans d'Alle-

magne contre les réformés de la Suisse n'étaient pas capables d'altérer la charité de cette ame généreuse.

Ferme & constant dans ses desseins, mais modéré & prudent dans ses moyens, BREITINGER étudiait le génie de ses concitoyens, il connaissait leurs faibles, & il cherchait à les corriger sans ostentation. Il prévoyait les préjugés & les obstacles qui croisaient ses projets, & il les attaquait avant qu'ils fussent assez forts pour exciter une fermentation générale. S'agissait-il de former un établissement utile, il méprisait le cri de la multitude, qui le taxait d'innovation; il allait à son but, sans être énorgerilli par le succès, ni rebuté par les contradictions. C'est ainsi qu'il parvint à faire abolir les réjouissances du carnaval, qui autorisaient la licence. Les repas de noces qui se donnaient les dimanches, avec un fracas indécent, & le plus souvent dans les maisons publiques, furent défendus. L'usage des oraisons funebres, inutiles aux morts, choquantes pour les sages, furent aussi supprimées. BREITINGER fit substituer à ces éloges, souvent peu mérités, & toujours dangereux, une prière pleine d'onction, de force & de sentiment. C'est à lui que l'on doit l'établissement des jours de jeûnes, que toutes les églises réformées de la Suisse

ont adopté. Il fit aussi tenir dans toutes les paroisses des registres des baptêmes, des mariages & des morts.

Entre toutes les fonctions publiques d'un pasteur réformé, la prédication est celle qui donne le plus de célébrité à ceux qui la cherchent dans un état où il faudrait s'élever au dessus de ces petites vues. BREITINGER se montra supérieur à ces idées mondaines, qui sont souvent des ministres de la vérité, autant de déclamateurs inutiles, & peut-être dangereux. Il faisait régner dans ses sermons une noble simplicité, qui le mettait à la portée de ses auditeurs. Ses comparaisons & ses images étaient empruntées du genre de vie du peuple, sans nuire à la force & à l'énergie du discours. Ses raisonnemens, quoique simples, étaient suivis & philosophiques. Bien loin de vouloir flatter l'oreille par des antithèses brillantes, amuser la curiosité par des discussions inutiles, fixer l'attention sur la personne du prédicateur, aucun desir de plaire aux hommes ne put l'engager à déguiser la vérité sous une forme étrangère. Nous l'avouons cependant, les apostrophes que se permettait cet homme respectable, ne sont pas exemptes de blâme, lorsqu'elles portaient directement sur le magistrat, qu'il faut toujours

respecter, lorsque, voulant se mêler de l'administration publique, il ne craignait pas de donner de la chaire des avis à des personnes à qui son devoir était d'obéir. Le lecteur judicieux condamnera sans doute ce trait trop imprudent qui échappa à BREITINGER, à l'occasion de quelque soupçon de malversation dans le maniement des deniers publics. "Magistrat, dit-il, en s'adressant aux chefs de la république, „ magistrat, aie pitié de ce peuple nombreux, „ & use de sévérité . . . fers-toi de ce glaive „ que tu as reçu de Dieu pour protéger la „ vertu & pour punir le crime; ou crains „ que ce juste juge ne te l'arrache pour t'en „ frapper toi-même. Ne permets pas qu'il „ y ait au milieu de toi *un homme* (il désignait un membre de la magistrature connu de tous les auditeurs) „ qui se nourrisse du sang de la patrie & de la sueur des honnêtes citoyens. Ajoutez foi, ô magistrats, aux avis qu'on vous donne de tous côtés. Nous savons que vous en recevez. Il n'est aucun échappatoire, aucun subterfuge qui puisse vous sauver. Nous connaissons vos maximes; en vain chercheriez-vous à nous éblouir. Je vous en conjure par le saint Nom de Dieu; ne nous forcez pas de dire de la chaire: *vertueux Zuriquois, pourvois toi-même à tes*

affaires. „ Un ton si violent lui attira souvent de justes reproches ; mais son excuse se trouve dans le génie de son siècle. Aujourd'hui le clergé, mieux instruit de ses devoirs, connaissant le vrai but de son ministère, ne se permet plus de pareils écarts ; la chaire faite pour instruire le peuple, ne lui inspire plus les préventions ou les haines de quelques particuliers, les mouvemens dangereux de l'esprit de parti. On y combat le vice, mais on couvre le vicieux du voile de la charité. On s'éleve contre les abus, & jamais contre les personnes ; la charité, la décence, la subordination regnent dans les sermons. On y reconnaît l'esprit de cette religion sainte qui ordonne de rendre à *César ce qui appartient à César*, qui prêche hautement la soumission aux puissances supérieures. Chaque prédicateur, en accusant le vice, doit se souvenir du modèle sublime que lui a laissé le fondateur du christianisme. Jamais un zèle inconsidéré ne doit l'entraîner jusqu'à se permettre des personnalités odieuses. Ou s'il en est qui oublie jusqu'à ce point leurs devoirs & la sainteté de leur ministère, l'autorité civile qui n'a point à combattre depuis la réformation une puissance souvent opposée à la sienne, fait réprimer de pareils excès. Gardons-nous cependant

de ternir la mémoire du respectable ecclésiastique dont il s'agit ici. Dans un siècle tel que celui de BREITINGER, & dans un gouvernement pareil à celui de Zurich, il eût pu exciter des mouvemens dangereux, si ses intentions avaient été moins droites, son cœur moins vertueux, & sa conduite moins circonspecte. Il voulait le bien avec ardeur, mais il ne le chercha jamais par des moyens criminels. On en jugera par ce trait, qui couronne son éloge. On allait élire un directeur de l'hôpital; une brigade puissante voulait donner cette place à un homme intéressé. BREITINGER l'apprend, il verse des larmes, son cœur bat avec plus de force, il prend la plume: *Pere de la patrie*, écrit-il à son souverain, *ne choisissez pas un homme vicieux, je vous en conjure par le Très-Saint. Ayez pitié des pauvres: donnez-leur un pere, & non pas un bourreau.* Cette représentation fut lue, l'homme le plus integre fut élu unanimement.



III. Lettre aux éditeurs.

Vous l'avez voulu, Messieurs! il faut vous rendre compte d'un ouvrage qui mérite certainement d'être distingué de la foule de livres dont nous inondent des auteurs également destitués, & du génie qui

produit, & du goût qui met en œuvre avec intelligence, les matériaux que lui fournit le génie. Je veux parler du *Traité du Mélo, drame imprimé à Paris, chez Vallat-la-Chapelle*. Quelqu'éloigné que je sois d'être connoisseur en musique, l'auteur écrit avec tant de clarté, que j'ai suivi sans peine le fil de ses idées; il répand d'ailleurs sur tous les détails où il entre, un intérêt, une chaleur qui le fait lire avec plaisir, lors même que sa matière semble devenir un peu aride: on voit aisément que, nourri dans le sein des beaux arts, il réunit des connaissances très-variées, source unique peut-être de l'intérêt, en quelque genre qu'on écrive; car les lecteurs sensés, qui, à la longue, fixent le sort de tous les ouvrages, exigent qu'on leur donne à penser. C'est une vérité que la plupart de nos écrivains semblent avoir oubliée; leur travail se borne presque à répéter leurs idées ou celles d'autrui. Au talent de penser, à celui de lier ses pensées entr'elles, notre auteur joint celui de les exprimer; des images nombreuses & variées témoignent en faveur de son heureuse fécondité; & s'il est vrai, comme je le crois, qu'un fréquent usage de la métaphore soit la marque d'un génie abondant & élevé, il faut en reconnaître l'empreinte dans ce traité. Un style riche, un heureux développement

d'idées, une marche aisée & facile aident à suivre la chaîne des raisonnemens; une imagination gracieuse & brillante, un pinceau fleuri, si j'ose parler ainsi, sur-tout une douce sensibilité, font aimer l'auteur en lisant son ouvrage. Qu'il seroit à souhaiter, Messieurs, que nous eussions nombre de compatriotes aussi éclairés, & qui eussent cultivé les beaux arts avec le même succès! Mais aujourd'hui, lorsqu'un Neuchatelois entre dans le temple du goût, je crois voir le génie de ce temple se demander avec surprise, quel est donc cet inconnu? Il ne paraît pas même que nous puissions nous flatter de voir dans la suite, des jeunes gens approfondir la littérature; on se borne à des études superficielles, toujours infructueuses, souvent nuisibles par la vanité qu'elles inspirent, & par les fausses lueurs de vérité qu'elles substituent à l'ignorance. Mais n'oublions pas l'ouvrage de notre compatriote. Vous n'attendez pas de moi que je le suive minutieusement de détail en détail, & que je vous donne le squelette, pour ainsi dire, de son traité: il y auroit trop à perdre pour lui & pour le public, dans une notice pareille, & ce n'est d'ailleurs ici qu'un extrait littéraire; les détails regardent les musiciens.

“ On voit, disoit la Bruyere, que l'opéra est l'ébauche d'un grand spectacle; il en

„ donne l'idée. „ En effet, tous les arts se
 réunissent pour l'embellir ; & si chacun d'eux
 à part nous cause des sensations si délicieuses,
 quel résultat n'a-t-on point droit d'attendre
 de tous leurs effets artistement combinés ?
 „ Le passage des idées, dit notre auteur, est
 trop rapide dans le débit ordinaire. . . .
 „ Que de peines l'orateur, le romancier, le poète
 ne se donne-t-il pas pour intéresser l'imagination
 de son lecteur ! . . . & encore, combien de
 „ distractions de sa part sont prêtes à lui enlever
 le fruit pénible de son travail ! „ Hé bien ! si
 la musique s'emparant des idées & des images
 que lui offre sa sœur la poésie, fait les fixer,
 les étendre, les rendre plus sensibles, en
 doubler la vigueur ; si la décoration met sous
 vos yeux ces mêmes objets que le poète a
 voulu peindre, si tout concourt à rendre l'illusion
 parfaite, quelle ne sera point alors la magie
 de l'opéra ! L'oreille, l'esprit, le cœur, l'homme
 entier jouiroit ; l'ame forte iroit chercher à
 ce spectacle enchanteur les émotions profondes
 dont elle a besoin ; & le philosophe sensible
 ne s'étonnerait plus qu'avec une magnificence
 royale on réussît si parfaitement à l'ennuyer.
 Tel est, Messieurs, le projet que l'on se propose
 dans ce traité : faire marcher comme de front,
 la poésie & la musique vers le but du drame ; en sorte

pourtant que la musique ne soit que l'interprète de la poésie, mais un interprète sublime, qui sache embellir, animer, vivifier un original souvent déshérité de grâces & de chaleur; voilà ce que désire notre auteur, & j'avoue qu'il me l'a fait désirer.

Sa préface est destinée à défendre notre langue du reproche à demi fondé qu'on lui a fait, de n'être pas musicale, de manquer d'accent. Si l'on veut parler de cet accent prosodique qui marque la longueur ou la brièveté, l'élevation ou l'abaissement des syllabes, on conviendra qu'il n'est pas aussi marqué, aussi sensible dans notre langue que dans l'italienne, par exemple; mais, par-là même, elle se prête davantage à l'accent oratoire, à cet accent passionné, qui fait passer dans le ton tous les sentimens de l'ame, & dispose à son gré de la quantité & de l'élevation des tons; affranchi des entraves que lui donnerait une prosodie inviolable, il embellit le discours de cette prosodie pittoresque qui lui est propre. Notre langue sera donc moins harmonieuse, moins propre à flatter l'oreille, & par-là moins convenable au chant *simple*, qui ne s'appliquant qu'à un seul objet, le présente sous une multitude de faces, avec tous les charmes de l'harmonie des sons simultanés, & de la mélodie des sons successifs. Mais si la mu-

fique s'éleve jusqu'à la peinture de nos passions, si elle veut émouvoir, attendrir, transporter, en un mot, si le chant devient *composé*, notre langue alors se prêtera mieux qu'aucune autre à ce dessein. Cette distinction du chant simple & composé, est la base du système de l'auteur. Le premier parle aux sens, affecte délicieusement l'oreille; le second modifie l'ame, & domine sur elle; c'est une expression totale & compliquée des différentes idées, des images variées qui se présentent à l'esprit. De ces deux sortes de chants, lequel doit monter sur le théâtre? Dans un drame, est-il possible que toutes les situations soient simples? Chaque personnage agité par des passions rapides, occupé d'une foule d'idées qui naissent de sa situation & de son caractère, plein de sentimens qui souvent se combattent, fera-t-il astreint à ne chanter que des airs dont le sujet, ou, comme parlent les musiciens, le *motif*, soit toujours simple & un? Il semble que la nature, la raison, le sentiment, réclament à la fois contre la loi qu'on prétend imposer. Il est sans doute des occasions où l'ame absorbée par un sentiment unique, ne peut & ne veut exprimer que lui: aussi ne bannira-t-on pas absolument le chant simple du théâtre; il y paraîtra, & avec le plus grand succès, dès qu'il y paraîtra rare-

ment. Mais, pour l'ordinaire, n'aura-t-on pas besoin d'une musique aussi compliquée que le jeu des passions, aussi pittoresque, aussi variée que la nature, aussi vaste que l'ame? Et tel est le chant composé, qui embrassera à la fois tous les mouvemens, toutes les images, toutes les idées que lui fournira le poete dirigé par la nature même; mais que le poete, de son côté, n'oublie pas qu'il compose pour le musicien, & que la musique ne saurait tout rendre; qu'il évite avec soin, & les finesses de l'esprit, & l'analyse trop détaillée des passions, & ces froides comparaisons si mal placées dans un auteur ému, & ces fades trivialités, ces mots parasites, écueil funeste au poete comme au musicien. C'est, Messieurs, par le moyen de cette union des arts que l'auteur croit pouvoir expliquer l'importance de l'ancienne musique des Grecs, ses effets salutaires & son étonnante influence. Aussi-tôt que la musique a cessé d'être un art compliqué, aussi-tôt qu'elle a voulu marcher seule & sans compagne, elle a dégénéré; ce n'a plus été qu'un art vulgaire; " elle
 „ n'entre plus dans nos plans d'éducation,
 „ que pour servir de préjugé à la naissance,
 „ de vernis à la nullité, ou d'antidote à
 „ l'ennui. „ L'opéra, faible & languissant
 rejeton de l'ancienne tragédie, pourrait

rendre à la musique sa première splendeur ; mais il faut pour cela que les arts qui composent ce spectacle , réunissent leurs efforts pour parvenir à un but commun : ce but, c'est, dit notre auteur , l'imitation de la nature, autant que la musique en est susceptible ; ou, ce qui revient au même , c'est émouvoir & peindre ; émouvoir, sur-tout dans la tragédie lyrique ; peindre , dans l'opéra comique. Le poète ne perdra jamais ce but de vue ; & le musicien regardera comme une tâche indispensable , de se conformer par-tout avec autant d'exactitude que d'énergie, aux paroles qu'il traduit en sa langue ; il se souviendra que si la musique, considérée à part, fait son fort de l'harmonie & de la mélodie, la musique, devenue partie du mélo-drame, doit s'affujettir à la poésie qu'elle accompagne, & s'attacher sur-tout à l'*expression*, non à celle qui résulte de la mélodie & des accords, & qui est propre à la musique instrumentale & au chant simple, mais à celle qui résulte du rapport fidele des sons avec les idées du texte. Quelqu'admirable que fût en soi-même un air quelconque, serait-il satisfaisant lorsqu'il est en contradiction avec la situation du personnage, avec les paroles, dont il n'est que le commentaire ? En examinant sur ce principe les airs italiens, au-

trement les ariettes les plus célèbres , les plus brillantes , les plus mélodieuses , on comprend que l'auteur en est très-mécontent. Jomelli , Galuppi , Haffe , ont travaillé pour l'oreille ; ils ont fait des airs admirables , mais très-déplacés : ils ne visent pas même à l'expression ; au contraire , en examinant les airs de MM. Philidor , Duni & Monfigni , l'auteur trouve souvent la nature fidèlement imitée , les idées du poète admirablement exécutées. Il semble , Messieurs , que le sentiment & la raison soient les guides de notre auteur dans cet intéressant examen : qu'en conclure ? que si les Italiens sont inimitables , parfaits dans le chant simple , ils n'ont pas même les élémens du chant théâtral & composé ; enfin que leur musique est isolée & infociable. Si vous suivez l'auteur du *récitatif* , sorte de déclamation notée , invention d'un musicien profond , pour se conformer plus exactement à la marche rapide , ou des idées , ou des passions véhémentes , vous trouverez que son système acquiert de-là un nouveau degré de vraisemblance. Enfin , car il m'est impossible de le suivre par-tout , vous le verrez toujours conséquent à soi-même & dans ses réflexions sur la symphonie ou les accompagnemens , & dans ce qu'il dit sur les fonctions de *l'acteur chantant* , & dans les vues qu'il

qu'il propose en passant sur la décoration. Selon lui, la musique d'opéra des Italiens n'est faite que pour ce peuple, doué d'une si grande sensibilité d'organes, qu'elle fait passer dans leur ame par les sons ce sentiment du plaisir & l'oubli de tous les chagrins : pour nous, dont l'oreille est moins exquise, & l'esprit plus avide d'alimens, il faut nous créer à nous-mêmes, & nous sommes sur la voie, une musique pittoresque, poétique, & passionnée, faite pour l'ame plus que pour l'oreille, & ramener ainsi l'art à sa perfection. L'auteur adresse aux musiciens philosophes (car quel art, ajoute-t-il, peut se passer de philosophie ?) ces réflexions neuves & intéressantes, dans l'espérance qu'elles contribueront aux progrès d'un art qu'il chérit avec passion, & qu'il se plaît à cultiver.

Si j'avais pu, Messieurs, faire passer dans mon extrait la chaleur, le coloris, la poésie, qui rendent agréable la lecture de cet ouvrage didactique, comparable, à divers égards au *Cours de belles-lettres par M. Batteux*, je crois que le système qu'il renferme, accompagné de tous ses ornemens, de toutes ses preuves historiques & raisonnées, renforcé de plusieurs autorités, vous paraîtrait pour le moins fort probable. A peine a-t-il paru cependant, qu'un anony-

me l'a vivement attaqué par une lettre très-ingénieuse, inférée dans le mercure de France de septembre, dont chaque phrase est remplie d'esprit & de vivacité. La musique & la poésie sont sœurs, dit-on : je le crois, car il est bien difficile de les mettre d'accord. Notre auteur l'avait entrepris, mais son antagoniste lui reproche de la partialité ; & pour faire crouler tout l'édifice, il en sappe le fondement. Il prétend établir, par des réflexions fines & difficiles à saisir, que les beaux arts ne se bornent point à l'imitation de la belle nature, (principe en effet un peu vague, si l'on y pense bien, & plus hardi qu'il ne paraît au premier coup d'œil) que leur principe est beaucoup plus varié, beaucoup plus compliqué, beaucoup moins un, ou plus exactement, qu'ils ont plusieurs principes distincts. Cette assertion mériterait, ce semble, d'être développée avec plus d'étendue & de clarté ; il serait à souhaiter que l'on approfondît soigneusement cette matière, & que l'on donuât enfin un principe ou des principes des beaux arts, qui fussent féconds & distincts, on verrait naître alors une rhétorique toute nouvelle, fondée sur une métaphysique saine & lumineuse ; une rhétorique profonde & digne des philosophes les plus éclairés ; une rhétorique enfin véritablement

oratoire, propre à développer le talent & à accélérer la maturité. Mais, à entendre nos philosophes parler, comme ils le font, de rhétorique & d'amplification avec autant de dédain, que s'ils n'avoient jamais lu que des discours académiques; à voir d'ailleurs combien on néglige aujourd'hui la culture de cette métaphysique transcendante, à qui seule il appartient de poser les fondemens & les limites des arts; il paraît qu'un pareil ouvrage, digne de l'analyse des *Bonnets* & de la plume des *Buffons*, est encore bien loin d'éclorre. Quoi qu'il en soit de cette idée, qui m'a sans doute entraîné trop loin, l'anonyme regarde comme tout-à-fait impossible, & contraire à l'essence même de la musique, le système que je viens d'exposer. Ce n'est pas à moi, Messieurs, c'est au tems à décider cette question. Ce qu'il y a de singulier, c'est que chacun des deux auteurs prétende étayer son opinion du suffrage de l'abbé Métastase, & de celui de M. Philidor: tant la différente manière de penser fait envisager différemment les objets! Laissons le mérite musical de notre auteur, & nous occupons encore de son mérite littéraire; il est juste de vous donner ici quelque échantillon de son style; je choisirai les morceaux qui m'ont paru plus universellement intéressans. J'ai mieux aimé

les renvoyer ici, que d'en embarrasser un extrait, dont ils n'auroient fait qu'augmenter l'obscurité, & bigarrer le style: je n'ai cependant pas cru devoir les supprimer, vous m'en auriez su mauvais gré.

Notre langue n'est pas sans doute aussi prosodique que l'italienne: mais n'a-t-elle point de prosodie? " Il faudrait un traité
 „ complet pour éclaircir la question, & plu-
 „ sieurs volumes pour épuiser la matière.
 „ Si j'avais un tel livre à faire, je commen-
 „ cerais, en analysant tous les mots de
 „ la langue, par examiner si les tons qu'ils
 „ fournissent ont ou n'ont pas une accen-
 „ tuation sensible; je rechercherais ensuite
 „ si la quantité syllabique est telle qu'on ne
 „ puisse l'adapter au chant; si nos voyelles
 „ sourdes, tant reprochées, ont moins
 „ d'accent que les sonores; si elles ne font
 „ pas dans le discours le même effet que
 „ produit une longue suite d'ombres dans
 „ un tableau de Rembrand; si les peuples
 „ barbares ne sont pas ceux dont la lan-
 „ gue a le plus d'*a* & d'*e* ouverts; si les
 „ intervalles du grave à l'aigu doivent tou-
 „ jours être saillans & jamais gradués; si
 „ l'oreille; dont le sentiment est si fin chez
 „ les nations polies, n'est pas autant flatté
 „ des nuances que des extrêmes; si ce que
 „ notre accent perd en énergie, il ne le

„ gagne pas en variété; enfin, si, malgré
 „ ce qui lui manque, notre langue n'a pas
 „ un caractère de liberté, de netteté, de
 „ douceur & même de grace. „ Ce morceau
 m'a paru très-bien fait; il présente beau-
 coup d'idées délicates: il a d'ailleurs le
 mérite d'être simple; c'en est un dans
 un style trop chargé d'images, c'est un
 repos pour le lecteur. Le rapport le plus
 réel qu'ait notre auteur avec M. *Batteux*,
 c'est la sagacité avec laquelle il analyse
 les beautés que rassemble un morceau
 remarquable, c'est le goût qui accompagne
 ces discussions. Jugez-en, Messieurs,
 par ce qu'il dit de l'air de tempête de M.
Philidor dans l'opéra du forcier. “Au com-
 „ mencement de ce magnifique tableau,
 „ on voit le vaisseau voguer majestueuse-
 „ ment sur la mer tranquille. A mesure que
 „ le ciel s'obscurcit, la modulation change
 „ & devient plus triste: vous entendez le
 „ bruit des vents qui s'élevent par degrés,
 „ ici le musicien donne à l'ariette un mou-
 „ vement rapide, conformément aux ef-
 „ fets qui résultent du choc des vents sur
 „ la mer, du soulèvement des ondes & du
 „ mugissement combiné des airs & des flots.
 „ Il peint ensuite d'une manière terrible
 „ les coups du tonnerre, & autant qu'il est
 „ possible aux sons d'imiter la lumière, les

„ fillons obliques & précipités de la foudre.
 „ Les effets de l'orage sur le vaisseau y
 „ sont admirablement représentés, mais
 „ sur-tout les vains efforts des matelots
 „ courbés sur une rame impuissante, leur
 „ désespoir, leur trouble, les cris de dou-
 „ leur qu'ils poussent dans l'air, & que ré-
 „ petent les échos voisins: autant de traits
 „ pittoresques que l'imagination se plaît
 „ à suivre, & dont la vérité émeut l'ame qui
 „ s'en affecte. Le tableau finit par une dé-
 „ gradation lente, la tempête s'appaise peu-
 „ à-peu, les flots reprennent leur tranquil-
 „ lité, le soleil perce les nuages, la paix
 „ succede dans le cœur du nocher aux allar-
 „ mes du véril; une musique douce &
 „ paisible embrasse à la fois tous ces ob-
 „ jets . . . „ Quelle vérité dans ce tableau!
 „ qu'il est facile de bien exprimer ce que l'on
 „ a bien senti! voilà de la musique bien tra-
 „ duite, & je pense que M. Philidor donne-
 „ rait des éloges à son traducteur. Lisez en-
 „ core le morceau suivant, & admirez avec
 „ moi combien le sentiment guide sûrement
 „ un écrivain qui s'abandonne à sa direction,
 „ Une musique dramatique peut-elle se
 „ passer d'imitation? & le chant simple a-
 „ t-il peur cela des forces assez étendues?
 „ Richardson ferait-il le premier des ro-
 „ manciens, s'il n'était en même tems le

„ plus parfait de tous les peintres ? Quelle
 „ différence du talent qui peint en grand ,
 „ à celui qui s'amuse à tourner , à polir , à
 „ enluminer une pensée ! Richardson me
 „ place à côté de ses personnages ; il pro-
 „ mene , pour ainsi dire , mes regards sur
 „ tous leurs mouvemens : je suis dans leur
 „ chambre , à côté de leur chaise , de leur
 „ table , ou de leur lit ; je vois leurs atti-
 „ tudes , leurs gestes ; je connais le son de
 „ leur voix , leur habillement ; je suis dans
 „ le secret de leurs goûts , de leurs hu-
 „ meurs , de leurs desseins , de leurs déli-
 „ bérations ; je fais d'avance ce qu'ils di-
 „ ront , & c'est parce que je les vois exis-
 „ tans , que je m'intéresse si vivement à
 „ eux. Or , ce que Richardson était dans
 „ ses livres , je veux qu'un musicien le soit
 „ au théâtre. Lorsqu'un bûcheron , se trai-
 „ nant sur la scène en homme épuisé , vient
 „ me faire la confidence de ses peines , la
 „ peinture de ses travaux , le détail de
 „ ses chagrins domestiques , & que le bon
 „ homme m'avoue ingénument , en tirant
 „ de son sac une bouteille , qu'il trouve
 „ dans le vin de quoi se consoler ; je paie
 „ sa confidence d'un intérêt réel : je le suis
 „ dans sa forêt ; je le vois frappant de sa
 „ coignée au pied d'un arbre , rassemblant
 „ ses fagots , les liant & les chargeant sur

, ses épaules. Dès ce moment on con-
 , çoit bien que je ne le quitte plus : je re-
 , viens au logis avec lui ; je me mêle avec
 , sa femme & ses enfans Mais que
 , l'on m'ôte ce premier tableau mon
 , imagination demeure froide Quoi !
 , me dis-je avec indignation , on m'a mis
 , avec ces bonnes gens , & la simplicité
 , de leurs mœurs ne m'intéresse pas ! je
 , suis sous une chaumière , & il ne m'échap-
 , pe pas un soupir ! la nature est ici , &
 , mon ame n'est pas émue , attendrie , trans-
 , portée ! ,, Vous n'aurez peut-être pas
 même aperçu la longueur de ce morceau :
 le sentiment ne fatigue jamais , & le cœur
 s'y livre sans contrainte. Au reste , Messieurs,
 j'ai peine à me refuser au desir d'insister sur
 ce principe négligé , méconnu peut-être.
 C'est l'étude des détails qui sert d'aliment
 au feu divin , qui anime les grands pein-
 tres de la nature ; ce sont les détails vus
 d'un œil de poète , dont la peinture attache ,
 intéresse , dispose l'ame à être émue , la
 met , pour ainsi dire , entre les mains de ce-
 lui qui fait les exprimer avec choix ; ce sont
 eux qui donnent de la vie aux tableaux ,
 qui seuls peuvent fournir des matériaux au
 génie ; & c'est par là qu'Homere & Gessner
 sont véritablement incomparables , malgré
 toutes les petites critiques des prétendus

hommes de goût. Cette observation, que vérifient les deux morceaux que je viens de vous transcrire, fonde l'affertion fuivante de notre auteur : “ Dans tous les arts, ce-
 „ lui qui penfe est bien près de prendre
 „ l'effor, & les réflexions font les vraies
 „ ailes du génie. „ C'est qu'à force de s'oc-
 cuper d'un objet, on parvient à le voir tout
 entier, à en faifir tous les détails. En pro-
 posant de bannir à-peu-près du théâtre la
 musique Italienne, l'auteur impartial &
 équitable ne perd aucune occasion de la
 vanter, comme musique de concert ; on
 fent qu'il aime à pouvoir louer, & que la
 vérité feule peut le priver de ce plaisir. L'im-
 mortel auteur de la nouvelle Héloïfe ne
 défavouerait pes ce trait-ci : “ Quiconque
 „ aura entendu le grand récitatif des Ita-
 „ liens, s'il n'est pas remué par les tons
 „ de cette voix humaine, qui est toute char-
 „ gée d'accens, par le langage de ces inf-
 „ trumens qu'anime le feu le plus vif des
 „ paffions, par le défordre des parties que
 „ lie une harmonie fecrette, par cet oubli
 „ d'eux-mêmes, qui femble caractériser
 „ tous les interlocuteurs, par ces pauses,
 „ ces élans du délire, ce *forte-piano* con-
 „ tinuel : quiconque, dis-je, écoute tout
 „ cela de fang froid, peut bien me vanter
 „ fes oreilles, mais le ciel lui a refusé une

„ ame. „ Ou je me trompe, Messieurs, ou un ouvrage écrit avec cette mâle & noble chaleur n'aurait point de critique à redouter, s'il est vrai, comme l'auteur le prétend dans sa préface, que “ les jouissances „ de l'esprit soient des fleurs délicates qui „ se fanent sous le compas de l'analyse, cela n'est vrai que d'une analyse froide & triviale, mais non de cette analyse fine & passionnée, qui rend sensibles des beautés presque imperceptibles, ou qui montre avec chaleur la source des beautés déjà connues. Telle est souvent celle de mon auteur; telle est celle de M. Batteux, dont la lecture réitérée de tems en tems, réveille l'attention, aiguise le goût, & prépare ainsi à goûter mieux & plus vivement les plaisirs de l'imagination. Vous aimerez, Messieurs, la manière noble & délicate dont l'auteur caractérise M. de Monigni, & le compare à son célèbre émule. “ Ce compositeur, „ dit-il, est fécond & ingénieux, il a un style „ tout à lui; il reste toujours dans le ton de „ la nature, sans courir après des ornemens „ faux & bisarres: ses airs sont faits pour „ plaire à tout le monde, & il n'en est point „ qu'on répète plus souvent, sans se lasser „ d'un chant plein de naïveté & de mollesse. „ Il n'a pas tout l'éclat & le sublime de M. „ Philidor; mais le pinceau moelleux &

„ touchant du Guide aurait-il quelque chose
 „ à envier au pinceau male & fier de Mi-
 „ chel-Ange? „ C'est ainsi qu'il dit autre
 part de M. Duni: „ Sans doute, il n'est pas
 „ plus au musicien qu'au poete d'exceller
 „ dans toutes les parties de son art. La
 „ nature n'avait pas dit à Chauheu: *Eleve-*
 „ *toi au ton de Corneillé.* „ Voulez-vous
 rappeler à votre esprit le caractere des
 quatre *modes* de l'ancienne musique? Le voici
 exprimé avec une élégante précision. „ Le
 „ mode Dorien était destiné à inspirer l'hon-
 „ nêteté, la vertu, le courage; le Phry-
 „ gien, plus vif, plus véhément, excitait
 „ l'ame à la fureur & à la vengeance; le Ly-
 „ dien la disposait à la compassion; & l'Eo-
 „ lien à la tendresse. „ De même dans un
 un autre endroit l'auteur exprime l'effet
 des différens instrumens. „ Tel instrument
 „ rend tel effet qu'aucun autre ne saurait
 „ faire. Les violons conviennent aux idées
 „ légères & badines; les flûtes & les bas-
 „ sons aux idées tendres & gracieuses; les
 „ hautbois & les cors aux idées passion-
 „ nées, les basses & les contre-basses aux
 „ idées sombres & lugubres. „ Ces sortes
 de traits plaisent par le droit qu'a sur notre
 esprit tout ce qui lui présente dans un petit
 espace plusieurs idées réunies. Mais il faut
 prendre garde de ne pas prodiguer ce genre

de fleurs ; outre l'uniformité qu'elles répandent sur le style , elles fatiguent l'esprit par un certain air de gêne & de contrainte ; & cette rapidité , qu'un goût blasé exige aujourd'hui si impérieusement , était inconnue aux Cicérons & aux Tite-Lives ; aussi ne daigne-t-on plus les lire ; & l'on craindrait d'imiter leur heureuse & facile abondance. Cette réflexion est d'autant moins déplacée ici , que je ne serais point étonné que les critiques Français reprochassent à l'ouvrage que j'extraits , de manquer de cette rapidité si essentielle pour plaire aux beaux esprits , Eh ! n'a-t-on pas osé dire que Fénelon était traînant ? Fénelon , ce favori de la nature , dont les idées se développent avec une douce aisance , & qui , dans son style enchanteur , semble suivre fidèlement la marche noble & libre d'une raison sensible ! Un défaut plus réel (car les talens de l'auteur m'autorisent à en parler avec la franchise due à son mérite) un défaut dont il n'aura pas de peine à se corriger , c'est que dans cette prodigieuse abondance d'images , il en est un grand nombre que Quintilien eût nommées *flosculos* , qui , *digito decussi* , cadunt.

Pour être simple dans l'usage des métaphores les plus riches , il ne faut pas que l'esprit se fatigue à les continuer ; plutôt on les abandonne , au moins pour l'ordi-

naire, & mieux, Ce qui peut autoriser quelquefois à poursuivre la métaphore, c'est uniquement ou le naturel d'une image gracieuse, ou la beauté irrésistible d'une image sublime, dont la majesté embellit le défaut dont elle est la source. Et même dans le choix des images n'y a-t-il pas encore des précautions à prendre? Ne faut-il pas se borner à employer celles qui sont à la fois mâles & distinctes? Ne faut-il pas rejeter sévèrement celles qui sont, si j'ose le dire, plus frêles que délicates? Ne faut-il pas même souvent, & sur-tout dans le genre simple, savoir négliger toutes celles qui se présentent, pour jeter de la variété dans le style, & lui donner plus de facilité? Je ne fais, mais il me semble que nos écrivains modernes ont en général beaucoup trop d'esprit pour bien entendre l'économie des images; le sentiment seul peut approfondir cette théorie. Notre auteur, Messieurs, qui en est si heureusement doué, n'a qu'à le consulter là-dessus, & suivre ses directions, pour rendre son style aussi naturel qu'il est ingénieux. Au reste, il est facile au propriétaire d'un verger d'éloigner l'arbre trop rempli de sève, dont les jets irréguliers diminueraient & la grace & le rapport; mais si l'arbre est malheureusement stérile, il n'y a qu'un remède, il faut le couper.



IV. POUR satisfaire à l'empressement des personnes qui desiraient de lire en français **USONG**, histoire orientale, en quatre livres, écrite en allemand, par M. de Haller, la Société Typographique de Berne, s'est donnée en vain beaucoup de peine pour en faire une bonne traduction; mais aucun essai n'a été approuvé par l'auteur. M. l'abbé de Mably vient enfin de trouver à Paris une personne éclairée qui veut s'en charger sous sa direction; elle a communiqué à l'auteur un essai propre à faire croire que sa traduction sera sans contredit la meilleure à tous égards; ainsi les personnes qui attendront qu'elle soit achevée, seront amplement dédommées de ce retard, soit par la fidélité du traducteur, soit par l'élégance du style & l'exécution typographique. Nous ne manquerons pas de faire connaître plus en détail cette production intéressante, lorsqu'elle aura paru en français.





SECONDE PARTIE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES
DE L'EUROPE.

FRANCE.

L. Séance publique de l'Académie des Sciences, Belles-lettres & Arts de Besançon.

LA séance tenue le 24 Août dernier, fut ouverte par M. le maréchal duc DE LORGE, commandant de la Franche-comté. M. DROZ, conseiller au parlement, secrétaire perpétuel de l'académie, exposa les motifs qui avaient déterminé la compagnie à réserver le prix d'éloquence. On se rappellera que le sujet proposé est *l'influence de la philosophie sur notre siècle.*

On ne saurait jeter les yeux sur le tableau que nous présente l'histoire, sans appercevoir que les siècles ont, comme les hommes, des traits qui leur sont propres, & un

caractère qui les distingue. Le quinzième siècle fut celui des découvertes, le seizième fut agité par la superstition & le fanatisme; par un mélange étonnant, mais trop réel, de dévotion & de cruauté. Le siècle de Louis XIV est celui des lettres & des arts.

“ Bientôt après, c'est M. DROZ qui parle,
 „ bientôt après, le flambeau du génie passe
 „ des mains de l'imagination dans celles de
 „ la raison. Nos pères étudiaient la nature
 „ pour la peindre; nous l'étudions pour la
 „ connaître. . . Le génie & le goût, voilà
 „ quels étaient leurs guides; nous préférons
 „ la réflexion & la méthode. Ce qu'ils em-
 „ bellissaient, nous le discutons; nous vou-
 „ lons tout examiner, tout calculer, rai-
 „ sonner sur tout, & cette passion domi-
 „ nante qui remue toutes les âmes, forme
 „ le caractère distinctif du siècle où nous
 „ vivons. Il en est résulté de grands biens,
 „ peut-être aussi en est-il résulté de grands
 „ maux. Qui saura les apprécier? Quelle
 „ main tiendra la balance égale, & ne lais-
 „ sant aux choses que leur propre poids, écar-
 „ tera soigneusement tout ce que peuvent y
 „ mettre d'étranger la prévention, l'habi-
 „ tude, l'intérêt personnel, les préjugés?
 „ Il faudrait voir son siècle comme la pos-
 „ térité le verra; & comme elle le jugera,
 „ le juger dès aujourd'hui.

Telle

Telle est la discussion intéressante que l'académie avait proposée. Quelle immense carrière ! Dieu & l'homme , la nature & la société , la religion & le gouvernement , les mœurs & les loix , les sciences & les arts , l'éducation , les préjugés , les usages , les institutions , notre philosophie embrasse tout cela ; elle a sur tout cela une influence marquée ; qu'il importerait de déterminer avec soin.

Les auteurs des différentes pieces envoyées au concours , n'ont point saisi toute l'étendue du beau sujet qui leur était proposé. “Ceux-ci , dit M. DROZ , se sont bornés à disputer vaguement ce que peut la philosophie sur les siècles & sur les hommes ; ceux-ci ne l'ont envisagée que du côté moral ; d'autres n'en ont observé que les excès ; quelques-uns se sont occupés uniquement à venger la religion des abus de l'art de raisonner ; tous n'ont fait que rappeler sous deux divisions très-communes , les avantages & les abus de la philosophie. ”

L'académie voulait quelque chose de plus. Ce qu'ils ont traité est précisément ce qu'elle supposait. Ils ont pesé les maux & les biens , chose *supposée* ; ils n'ont pas dit ce qui en était résulté pour notre siècle , chose *demandée*. Ils n'ont pas dit comment & en quoi notre siècle différait par-là des siècles qui

l'ont devancé, & devenait une époque pour les siècles qui doivent suivre. Ce défaut de n'avoir considéré la question que de profil, a engagé l'Académie à réserver le prix, en continuant le même sujet pour l'année prochaine. Le prix sera double, mais il sera toujours au dessous de l'ouvrage qui aura développé un si magnifique tableau.

M. le Maréchal DE LORGE a ensuite annoncé que le prix de l'histoire avait été adjugé à M. *Perreciot*, ancien maire de Baume, auteur souvent couronné à l'Académie, & nouvellement associé à ses travaux. L'*accessit* a été déferé à Dom *Coudret*, Bénédictin, curé de S. Vincent. Il s'agissait de *déterminer l'étendue de la province Séquanaise ; les changemens qu'elle éprouva sous la domination Romaine, & dans quel tems elle fut appelée Maxima Sequanorum*. Cette question intéresse l'ancienne Helvétie, & on nous saura gré de donner ici un précis du mémoire couronné.

La nature semblait avoir assigné les limites que César donne aux Séquanais. Le mont Vosge & la Saone les distinguaient des Leuques, des Langrois & des Éduens ; le mont Jura & le Rhône les séparaient des Helvétiens & des Allobroges ; enfin le Rhin les bornait au nord, du côté de la Germanie. Mais si cette province s'étendait jusqu'au

bord du Rhin, il faut qu'elle comprit aussi le territoire des Rauraques, & la haute Alsace. La Saone, depuis sa source, jusqu'aux environs du Vars, appartenait aux Séquanais. Dans cet espace, ils n'étaient séparés que par une ligne qui s'étendait jusqu'à la ville de la *Marche*. Du Vars, la Saone appartenait aux Langrois & aux Séquanais, jusqu'aux environs de S. Jean de Lône, où l'on voit un village de la *Marche*, nom toujours remarqué par les géographes, parce qu'il indique la séparation de deux peuples.

Environ quinze ans avant la défaite des Helvétiens par César, les Séquanais enlevèrent aux Eduens, les Ambarrois, & un petit canton des Ségusiens. Lorsque César arriva dans les Gaules, les Séquanais étaient parvenus à un degré de puissance qui leur donnait la supériorité. Soutenus des forces d'Arioviste, ils avaient réuni à leur territoire les pays qui étaient à leur bienfaisance; mais César ayant rétabli les choses dans leur premier état, la Séquanie reprit ses anciennes bornes.

Sous le règne des premiers Césars, cette province fut encore plus resserrée, *Augusta Rauracorum*, élevée au rang de colonie Romaine, cessa de dépendre de la Séquanie. Les *Tulingi* & les *Latobrigi* furent réu-

nis aux Rauraques, lorsque Julius Viridex souleva les Gaules en faveur de Galba; les Séquanais entrèrent dans ses vues; mais la partie des Gaules limitrophe du Rhin, ne voulant prendre aucune part à ce soulèvement, dévalta la Séquanie, & mit le siège devant Besançon. A cette époque, les Séquanais ne s'étendaient donc pas jusqu'au Rhin.

Sous Cécinna, les Helvétiens choqués de ce que les soldats de la vingt-unième légion s'étaient emparés de la somme destinée à payer la garnison de la forteresse, en vinrent aux voies de fait. Cécinna courut aux armes. Ses premières hostilités tombèrent d'abord sur Baden, lieu célèbre par ses eaux, & qui, pendant une longue paix, s'était presque élevé à la dignité de ville municipale. Les Rhétiens eurent ordre de prendre l'ennemi par derrière. Les Helvétiens poursuivis jusqu'au Boetzberg, furent taillés en pièces. Cécinna marcha ensuite contre Avenches, qui ouvrit ses portes & implora la clémence du vainqueur. Dans ce récit, on retrouve les Helvétiens tels qu'ils étaient au tems de César, s'étendant jusqu'à la Rhétie & au Boetzberg, comptant parmi leurs villes, Baden, Avenches & Vindisch, où résidait la vingt-unième légion. Sous Vitellius, l'Helvétie n'était donc pas réunie à la province Séquanaise.

Mais, sous le règne d'Adrien, Ptolomée place Avenches & Nion, *Civitas Equestrium*, dans la Séquanie; c'est-à-dire qu'à cette époque, elle était bornée par l'Aar, la Saône & le Rhône. Dès le tems des Celtes, les Helvétiens avaient quatre *Pagi*, *Aventicus*, *Equestris*, *Verbigenus* & *Tigurinus*, dont Avenches, Nion, *Ganodurum*, ou Constance, *Forum Tiberii*, ou Vindisch étaient les principales villes. Les deux premiers de ces *pagi* furent d'abord réunis à la Séquanie, & les deux autres lui parvinrent avant l'empire de Théodose. Suivant M. PERRECIOT, les Tiguriens habitaient le Turgaw; le *Pagus Verbigenus* est ce que nous appellons l'Argaw.

On a de bonnes raisons de douter de cette position du *Pagus Verbigenus*. Il y a sur les frontières de la Franche-Comté une petite ville nommée *Urba*, ou *Urbigenum*, qui conserve des marques d'antiquité, & qui paraît avoir donné son nom à ce canton. Mais ce n'est pas ici le lieu de discuter cette question. D'ailleurs, nous n'avons pas le mémoire de M. PERRECIOT sous les yeux, & nous ignorons s'il a fourni là-dessus quelques preuves qui aient échappé aux divers auteurs qui ont écrit sur cette matière.

Quoi qu'il en soit, la Séquanie fut dans

toute sa splendeur, lorsqu'elle renfermait dans son territoire les Rauraques, les Latobriges, les Tulingiens, & quatre cantons de l'Helvétie. L'auteur appuie sur-tout ce nouveau plan de l'inscription trouvée à Vintrenthur, qui montre que, dès le troisième siècle, la Séquanie avait sûrement reculé ses bornes au-delà de la Reuff & du Toff. En traçant les bornes de l'ancienne Helvétie, M. PERRECIOT contredit tout ce qu'ont avancé les savans de la Suisse. N'ayant sous les yeux qu'une analyse de son ouvrage, nous ne pouvons pas apprécier ses preuves, & nous ne nous permettons pas de prononcer sur cette question. On voit clairement que M. PERRECIOT connaît un très-grand nombre de chartres du moyen âge, qui sont sans contredit les véritables sources dans lesquelles on peut puiser des lumières suffisantes. Mais son système n'est pas aussi solide quand il s'appuie sur un abrégé comme celui d'Eutrope, à qui il échappe très-souvent des fautes contre la géographie, en confondant des peuples voisins, tels qu'étaient les Helvétiens & les Séquanais.

Après la lecture de cette analyse, M. le Maréchal de LORGE a présenté le prix des arts à M. *Poncelin*, ancien officier de la maîtrise. Il s'agissait d'indiquer le meilleur amé-

nagement des forêts, relativement à la Franche-Comté. Enfin on a annoncé l'élection de quelques nouveaux membres de l'Académie ; & la séance a été terminée par la publication du programme, qui propose trois prix pour le 24 août 1772.

Le premier pour l'éloquence, consiste en une médaille d'or de la valeur de 350 livres. Le sujet du discours, d'environ une demi-heure de lecture, est : *Quelle a été sur notre siècle l'influence de la philosophie?* L'Académie ayant réservé le prix de cette année, en aura deux du même genre à donner. Le mérite des discours la déterminera à réunir ou à partager les couronnes.

Le second prix est une médaille d'or de 250 livres, destinée à une dissertation littéraire sur cette question : *Déterminer les limites des différens royaumes de Bourgogne.*

Le troisieme prix pour les arts est une médaille d'or de la valeur de 200 liv. à celui qui indiquera *les végétaux qui pourraient suppléer, en tems de disette, à ceux que l'on emploie communément à la nourriture des hommes, & quelle en devrait être la préparation?*

Les auteurs mettront une devise à leurs pieces, avec leur nom & adresse dans un billet cacheté. Les ouvrages seront adressés, francs de port, à M. DROZ, conseil-

ler au parlement, secrétaire perpétuel de l'académie, avant le premier mai 1772.

L'académie étant informée que les personnes qui se livrent à la partie historique desireraient avoir plus de tems pour leurs recherches, s'est déterminée à proposer le sujet pour l'histoire deux ans à l'avance. Elle demande pour 1773 : *Quelles sont les coutumes & les usages des Germains & des Gaulois qui se sont perpétués au comté de Bourgogne.*



II. *Histoire de l'Ordre du Saint-Esprit, par M. de Saint-Foix, historiographe des ordres du roi. Tom. II. à Paris, chez Didot, rue pavée, au coin de la rue des Augustins.*

LE premier volume de cette histoire a paru il y a trois ou quatre ans, & a été accueilli très-favorablement. M. de St. Foix nous donne aujourd'hui le second volume, qui nous semble mériter le même succès.

Les écrivains qui jusqu'à présent ont parlé de l'ordre du Saint-Esprit, ne se sont attachés qu'aux généalogies : M. de St. Foix, en rappelant les noms de ceux qui y ont été admis, rapporte différentes anecdotes, différens traits de fermeté, d'intrépidité, de

bienfaisance , de défintéreffement , & d'amour pour la patrie , qui préfentent une fuite d'exemples honorables à la nation , & dignes d'un ordre fi illuftre. Je vais citer quelques-uns des articles les plus frappans.

Philippe de Lénoncour , évêque de Châlons en Champagne , confeiller d'état , cardinal en 1586 , &c.

Henri III. l'ayant nommé à l'archevêché de Rheims , en 1589 , fouhaita qu'il allât à Rome. Quelques jours après qu'il y fut arrivé , il apprit la fin funefte de ce malheureux prince , & s'étant trouvé au confiftoire où Sixte-Quint donnoit les plus grands éloges à l'exécration de Jacques Clément : *que viens-je d'entendre , s'écria-t-il ? quel triomphe pour les défunis , (les calviniftes) & que penseront les infideles , lorsqu'ils apprendront que le chef de notre religion applaudit aux affaffinats , à l'affaffinat d'un roi ? Je fors , ajouta-t-il en fe levant , je fors faifi d'horreur.* Sixte-Quint baiffa les yeux , ne lui répondit rien , congédia le conclave , & le lendemain ayant appris qu'il fe préparait à partir de Rome , feignit de Pignorer.

Jacques Amiot , évêque de Bellofane , grand-aumônier de France , confeiller d'état , évêque d'Amiens , fils d'un boucher.

C'est l'auteur de la traduction de Plutar-

que , qui est encore aujourd'hui la meilleure qu'on ait faite. Il était né à Melun , en octobre 1514. S'étant échappé à l'âge de dix ans de la maison de son pere , il s'égara : un gentilhomme qui le vit étendu sur le chemin , en eut pitié , le prit en croupe , & le mena à Orléans , où il le mit à l'hôpital. Comme sa maladie ne venait que de lassitude & de besoin , il fut bientôt guéri ; on le congédia , & on lui donna douze sols. Il parvint dans la suite , comme on fait , aux premières dignités de l'église. A sa mort , il légua douze cens écus à l'hôpital d'Orléans , en reconnaissance des douze sols qu'il en avait reçus.

François de la Baume , comte de Suze , lieutenant-général pour le roi en Provence , &c.

Le baron des Adrets , si fameux par ses cruautés , lui envoya un cartel pour se battre trois contre trois. De Suze lui répondit qu'il n'exposerait jamais personne que pour le service du roi ; mais que s'il voulait se rendre seul à l'endroit indiqué dans son cartel , il l'y trouverait seul. Ils se battirent. De Suze l'ayant renversé à ses pieds , de deux coups d'épée , lui demanda : *que ferais-tu de moi , si tu m'avais mis dans l'état où te voilà ?* Je t'acheverais , répondit des Adrets. *J'en suis persuadé* , repliqua de Suze ,

comme tu dois l'être que je n'ai jamais tué, & que je ne tuerai jamais un ennemi à terre. Il le fit transporter dans la maison la plus proche, & ne le quitta point qu'on n'eût pansé ses blessures, qui ne se trouverent pas dangereuses.

Louis d'Angennes, baron de Mercé, seigneur de Maintenon, grand maréchal des logis de la maison de la reine, conseiller d'état.

Le soir de la réduction de Paris, étant allé au Louvre, il fut tellement agité en voyant Henri IV. jouer avec la duchesse de Montpensier, que ce prince lui demanda ce qu'il avait : *J'ai cru voir, lui répondit-il, l'ombre sanglante de Henri III qui vous regardait.* Henri IV baissa les yeux, & madame de Montpensier fut si troublée, que les cartes lui tombèrent des mains : personne n'ignorait qu'elle avait fait assassiner Henri III.

Jean Grognet de Vassé, seigneur de Vassé, d'Esquilly, &c. baron de la Roche-Mabile, conseiller d'état.

Le comte de Montgomeri assiégé dans Domfront, se rendit après s'être long-tems défendu en désespéré ; il fut conduit à Paris, on lui fit son procès, & il eut la tête tranchée le 6 Juin 1574. Le bruit courut qu'on avait violé la foi qu'on lui avait don-

née, & que Vassé, à qui il s'était rendu, lui avait promis qu'il n'aurait rien à craindre pour sa vie. Vassé fit afficher à la porte du Louvre, *que les indignes calomniateurs qui disaient qu'il avait fait des promesses au malheureux Montgomeri, n'oseraient venir le lui dire à lui-même. Si je lui avais donné quelque parole, ajoutait-il, & que la cour ne l'eut pas tenue, je me serais coupé la main qui reçut son épée, & je l'aurais portée & fait attacher vis-à-vis du trône.* Aurait-il été capable d'une si étrange action ? tous ceux qui le connaissaient n'en doutaient pas.

Bertrand de Salignac, seigneur de La Motte Fénelon, vicomte de S. Julien, baron de Loubert, conseiller d'état, &c.

Pendant son ambassade en Angleterre, la reine Elifabeth lui avait marqué une estime & une bienveillance particulière. Catherine de Médicis & Charles IX, quelques jours après le massacre de S. Barthelemi, voulurent l'engager à écrire à cette reine les raisons qu'ils avoient eues d'ordonner ce massacre. Sire, répondit-il, *je deviendrais complice de cette terrible exécution, si je tâchais de la colorer; votre Majesté peut s'adresser à ceux qui la lui ont conseillée.* Voyant que cette réponse irritait Charles XI, un roi, ajouta-t-il, *peut accabler un gentilhomme de sa puissance, mais il ne peut jamais lui ravir l'honneur.*

Une preuve que dans ce tems ceux qu'on nommait chevaliers de l'ordre du S. Esprit, y avaient droit par leur mérite, c'est que la plupart fournissent des anecdotes qui leur font autant d'honneur que celles que l'on vient de lire. Au reste, cette histoire est bien conçue, bien exécutée, remplie de recherches. M. de Saint-Foix a su composer un livre agréable, sur un sujet dont le fond est très-aride. Cette production soutient avantageusement la réputation qu'il s'est faite dans le genre historique, par ses essais sur Paris; & ce que l'on trouve dans les deux volumes de cette nouvelle histoire, doit faire attendre les autres avec impatience.



III. *Bibliothèque de société, 4 vol. de plus de 350 pages chacun; à Londres, & se trouve à Paris chez Dekulain libraire, rue & à côté de la comédie Française.*

CETTE collection contient quelques mélanges de littérature, une élite de bons mots & d'anecdotes, un choix d'observations & de jeux de physique très-amusant, quelques causes & procès peu connus, des épigrammes, des quatrains, des poésies

dans plusieurs genres, des éonites en prose & quelques divertiffemens de société.

On trouve d'excellens morceaux dans les mélanges de littérature ; entr'autres le monde, par *milord Chesterfield*. L'auteur raconte qu'étant dans un café à Londres, il entendit au milieu d'un cercle de politiques un vieil homme qui faisait de grandes lamentations sur l'administration de l'état, annonçait une guerre sur le continent, calculait les subsides, indiquait la meilleure manière de les lever, & voulait parier qu'on ne s'en servirait pas. Puis terminant la peroraison d'un ton pathétique : " Ce n'est
 „ pas ainsi, s'écria-t-il, que se menaient les
 „ affaires du tems d'Elisabeth. C'étaient là
 „ véritablement de beaux jours!... Et de
 „ belles nuits aussi, reprit un jeune
 „ éventé qui n'avait encore rien dit, plus
 „ longues ou plus courtes suivant la di-
 „ versité des saisons... Au reste de beaux
 „ jours, tout comme les nôtres. „ Le po-
 litique fut d'abord étonné de cette brusque
 interruption ; mais poursuivant avec ce mé-
 pris qui sied aux hommes de poids : " Je
 „ ne dis pas des jours astronomiques, mais
 „ des jours politiques. Oh bien ! monsieur,
 „ repliqua le jeune homme, je suis votre
 „ serviteur, & il sortit avec un grand éclat
 „ de rire. „

L'auteur fort aussi, & voit une grande foule qui se presse d'entrer dans une maison. Dans cette foule il distingue M. Ren-
gnier célèbre tailleur de sa connaissance, auquel il demande la raison de ce concours : celui-ci lui répond, que ce sont les maîtres tailleurs qui s'assemblent pour réprimer l'insolence de leurs garçons qui prétendaient augmenter le prix de leurs journées, & il l'introduit dans la salle d'assemblée. M. Ren-
gnier lui-même y prétendit que si l'état n'é-
tait pas aussi mal gouverné, on ne verrait pas des abus si énormes, & que *si les ou-
vriers s'étaient avisés d'une pareille incar-
tade sous le regne d'Elisabeth, elle aurait bien
su corriger leur mutinerie.*

Un instant après, milord Chesterfield trouve aussi moyen d'entrer dans l'assem-
blée des garçons tailleurs, & il y trouve un orateur qui prétendait d'un air fort échauffé, que l'état périrait faute de population, que c'était le comble de la tyrannie, & que *si les maîtres tailleurs avaient osé la même chose sous le regne d'Elisabeth, elle y aurait mis bon ordre.*

“ Je ne pus m'empêcher de rire, dit
„ l'auteur, en voyant cette conformité d'ex-
„ pressions & de sentimens entre mon po-
„ litique, les maîtres tailleurs & leurs ou-
„ vriers. „ Ce badinage est aussi agréable

qu'il est instructif. Voilà comme il faut corriger les hommes, & l'on ne risquera pas de les rebuter par l'aridité des préceptes. Ce joli morceau ne déparerait pas les meilleures lettres du Spectateur Anglais.

Des *fragmens d'un livre Turc sur le goût* excitent aussi la curiosité du lecteur; on est charmé de voir comment un écrivain Turc s'exprime sur une matière aussi délicate, & l'on trouve qu'il y a des vues très-fines dans ces fragmens, & que l'idée du beau est à peu près la même dans tous les pays. Les maximes suivantes, par exemple, ne seraient pas moins utiles à inculquer dans les esprits Français que dans ceux des Turcs.

“ Il faut d'abord s'être accoutumé avec
 „ beaucoup de soin à connaître ce que c'est
 „ qu'une erreur & une beauté; & lorsque
 „ nous sommes dans l'occasion de faire
 „ usage de cette connaissance, il faut être
 „ ardent dans notre examen & froid dans
 „ notre jugement. Prenons garde sur-tout,
 „ lorsque nous condamnons, si le défaut
 „ n'est pas dans notre propre esprit, & lorsque
 „ nous croyons devoir approuver, si
 „ nous concevons parfaitement l'objet de
 „ notre approbation. On censure souvent
 „ de véritables beautés, faute de les avoir
 „ bien conçues, & l'on approuve des erreurs,
 „ parce qu'on leur prête soi-même

„ f

„ le masque de la vérité. „ Voici une autre idée qui m'a paru assez neuve. L'auteur montre que le bon goût s'étend jusques sur les mœurs. “ C'est faute de goût, ajoute-t-il, que nous prenons souvent la légèreté pour vivacité, la pésanteur pour prudence, l'emportement pour valeur, l'affectation pour politesse, & la vanité pour véritable mérite, &c. „

Des *pensées détachées du docteur Swift* sont remarquables par l'esprit & la causticité qui les caractérisent. On aime des réflexions telles que celles-ci :

“ Tout excès de plaisir est balancé par un égal degré de peine ou de langueur ; c'est un homme qui dépense cette année la moitié ldu revenu de l'année suivante.

„ Quand il paraît dans le monde un véritable génie, le vrai signe pour le reconnaître est que tous les fots se liguent contre lui.

„ La raison pour laquelle on voit si peu de mariages heureux, c'est que les jeunes filles emploient tout leur tems à faire des filets, & qu'elles ne pensent pas à faire des cages. „

Mais dire que *la mauvaise compagnie ressemble à un chien qui salit davantage ceuse qu'il aime le plus*, cela est aussi un peu trop

cynique, & je doute que les esprits délicats puissent goûter cette pensée-là.

Après deux morceaux tirés du *pour & du contre* de l'abbé Prevôt, & un avis aux grands parleurs, extrait du traité de Plutarque, viennent d'excellentes *observations du comte de Chesterfield sur la politesse*, mais qui sont fort connues pour avoir été déjà inférées dans différens recueils & ouvrages périodiques, & un *essai sur la nécessité d'écrire dans sa propre langue, traduit de l'italien de M. le comte Algarotti*.

Les bons mots & anecdotes font la partie la plus considérable de cette *bibliothèque*. On a eu soin de ranger chaque genre d'anecdotes ou de faillies dans des chapitres séparés. Dans les uns sont les reparties fines, les traits de courage; dans les autres, des réponses sublimes, des naïvetés, des gasconnades.

Parmi les traits de bravoure, on est frappé des deux faits que je vais rapporter :

Un général, après une bataille, trouva un grenadier assis au pied d'un arbre, enveloppé dans son manteau. Le soldat lui dit tranquillement : " Mon général, faites en-, lever & secourir ces blessés ,, *Et vous, mon ami!* le grenadier pour réponse leve son manteau & lui fait voir qu'il a eu les deux

cuisse emportées d'un coup de canon. Un tel geste vaut mieux que le plus sublime discours.

L'autre trait n'est pas moins héroïque. Au siège de Turin formé par l'armée Française en 1640, un sergent des gardes Piémontaises gardait avec quelques soldats le souterrain d'un ouvrage de la citadelle : la mine était chargée ; il ne manquait qu'un fauciflon pour faire sauter plusieurs compagnies de grenadiers qui s'étaient emparés de l'ouvrage, & y avaient pris poste. La perte de l'ouvrage aurait pu accélérer la reddition de la place. Ce sergent avec fermeté ordonne aux soldats qu'il commandait de se retirer, les charge de prier de sa part le roi son maître, de protéger sa femme & ses enfans, bat un briquet, met le feu à la poudre, & périt pour la patrie.

On trouve dans cette collection plusieurs anecdotes sur M. de Fontenelle ; en voici quelques-unes.

M. de Fontenelle avait un ami, M. Deshaguais, qui avait brillé long-tems dans la place d'avocat général de la cour des aides : ils logèrent ensemble ; & comme M. Deshaguais était fort taciturne, ils passaient des tems considérables à côté l'un de l'autre sans se parler. Cette habitude au silence avait tellement donné à M. Deshaguais

l'air silencieux, que s'étant fait peindre, par Rigaud, & le portrait étant extrêmement ressemblant, M. de Fontenelle le voyant pour la première fois, dit ; *on dirait qu'il se tait.* En racontant ce trait, il disait qu'un de ses cousins, fils du grand Corneille, était si taciturne, qu'on l'appellait *Corneille Tacite.*

La plupart des bons mots de ce célèbre académicien sont d'une finesse si ingénieuse, qu'il n'y a guère que les gens d'esprit qui les comprennent d'abord & qui se plaisent à les entendre réciter. Le mot suivant est un des plus délicats & des plus flatteurs qui lui soient échappés.

Dans une maison où il avait dîné, quelqu'un vint montrer à la compagnie un petit ouvrage d'ivoire d'un travail si délicat, qu'on n'osait le toucher de peur de le briser. Tout le monde le trouvait admirable. „ Pour moi, dit M. de Fontenelle, je n'aime „ pas ce qu'il faut tant respecter. „ Dans ce moment arrivait madame la marquise de Flamarens ; elle l'avait entendu ; il se retourne, & ajoute en l'apercevant : „ Je „ ne dis pas cela pour vous, madame. „

Devenu sourd dans les dernières années de sa vie, il laissait ceux qui venaient le voir, s'entretenir ensemble, & toute la part qu'il prenait à la conversation, était de tems en tems d'en demander le sujet, ou comme

il difait, le titre du chapitre. A fa furdité
succéda l'affaibliffement : il difait alors :
j'envoie devant moi mes gros équipages.

Une faillie d'un genre bien différent, est
la réponfe que fit un jour Palaprat au grand
prieur qui lui faifait des reproches en le
voyant battre fon domestique : Quoi !
Monfeigneur, savez-vous bien que quoique
je n'aye qu'un laquais, je fuis auffi mal
servi que vous qui en avez trente.

Il y a dans ce recueil beaucoup d'autres
anecdotes littéraires, très-piquantes ; j'en
vais citer plusieurs des moins connues.

Le pere Maffillon venait de prêcher avec
le succès qui lui était ordinaire. Le pere
Laboiffiere, autre oratorien, l'en félicitait
dans les termes les plus flatteurs. "Eh ! laif-
" fez, mon pere, lui répondit Maffillon,
" le diable me l'a déjà dit plus éloquem-
" ment que vous ne pourriez faire. "

Dufrefny, malgré les bienfaits de Louis
XIV, ne put jamais vivre dans l'aisance.
Après la mort de ce prince, le duc d'Or-
léans régent, voulut auffi lui faire du bien.
Le poëte lui présenta ce fingulier placet :
" Monfeigneur, Dufrefny fupplie votre Al-
" tefse royale de le laiffer dans la pauvreté,
" afin qu'il refte un monument de l'état
" de la France avant votre régence. " Le

duc d'Orléans mit au bas du placet : *refusé absolument.*

L'abbé de Choisy avait vendu sa belle terre de Baleroy , près de Caen. Passant quelque tems après devant le château , il s'écria : *Ah ! que je te mangerais bien encore !*

Le duc d'Enguien , fils du grand Condé , plaignait le malheureux sort des rondeaux de Benferade. *Car enfin , disoit-il , ses rondeaux sont clairs , ils sont parfaitement rimés , & disent bien ce qu'ils veulent dire.* “ Mon-
 ” seigneur , répondit Despréaux , il y a quel-
 ” que tems que je vis sous les charniers des
 ” saints Innocens , une estampe enluminée
 ” qui représentait un soldat poltron , qui
 ” se laissait manger par les poules. Au bas
 ” de l'estampe étaient ces vers :

*Le soldat qui craint le danger ,
 Aux poules se laisse manger.*

” Cela est clair , cela est bien rimé , cela
 ” dit ce que cela veut dire , & cela ne laisse
 ” pas d'être le plus plat du monde. ”

M. de Maupertuis qui accompagnait le roi de Prusse à la guerre , fut fait prisonnier à la bataille de Molwitz , & conduit à Vienne. Le grand duc de Toscane , depuis empereur , voulut voir un homme qui avait une si grande réputation. Il le traita avec

estime, & lui demanda s'il ne regrettaït rien des effets que les hussards lui avaiẽt enlevés. Maupertuis, après s'être fait long-tems presser, avoua qu'il aurait voulu sauver une excellente montre de Greham, dont il se servait pour ses observations astronomiques. Le grand-duc qui en avait une du même horloger, mais enrichie de diamans, dit au mathématicien français : " C'est une
 „ plaisanterie que les hussards ont voulu
 „ vous faire ; ils m'ont rapporté votre mon-
 „ tre ; la voilà, je vous la rends. „

L'auteur de cette bibliothèque y a inféré deux exemples d'une amitié bien singulière & bien admirable.

M. S*** perd un ami qui en mourant laisse des dettes & deux enfans en bas âge & sans bien. Le lendemain il retranche son train, son équipage, & va se loger dans un fauxbourg, d'où il venait tous les jours au palais, suivi d'un domestique, & y remplissait les devoirs de sa charge ; il est aussi-tôt soupçonné d'avarice & de mauvaise conduite ; il est en butte à toutes les calomnies ; enfin, au bout de deux ans, il reparaît dans le monde : il avait accumulé une somme de vingt mille livres, qu'il avait placée au profit des enfans de son ami.

Au siège de la Chapelle, en 1650, par les Français, un Espagnol apprend que son

ami a été renversé par un coup de mousquet dans la tranchée ; il vole aussi-tôt à son secours ; il le trouve mort , étendu sur la poussière. Son premier mouvement est de se jeter sur son ami ; il l'embrasse , le tient quelque tems pressé contre son sein ; & accablé de douleur , il expire un moment après.

Voici des traits de passion qui , dans leur genre , ne sont peut-être gueres moins extraordinaires.

Une jeune personne ayant un amant babilard , lui imposa un silence absolu & illimité , qu'il garda si fidelement deux ans entiers , qu'on le crut devenu muet par maladie. Un jour , en pleine assemblée , sa maîtresse qui n'était pas connue pour telle , se vanta de le guérir sur le champ , & le fit avec ce seul mot : *parlez.*

Un homme éperdument amoureux d'une autre jeune personne , était forcé , pour aller la voir pendant la nuit , de placer sur la fenêtre une planche dont l'autre extrémité portait sur la fenêtre de la chambre de sa maîtresse. Il racontait cette prouesse à un de ses amis , qui lui fit remarquer la grandeur du danger. " Ah ! sans doute , dit-il , l'autre , le danger est affreux en revenant.

De toutes les actions généreuses rassem-

blées dans cette espece de répertoire , c'est à celle que je vais rapporter que je donnerais la préférence ; je crois qu'on doit la regarder comme tout-à-fait unique.

Le prince Menzikoff commandait une armée Russe , où , par sa négligence , il s'était glissé des abus énormes. Un officier Allemand instruit de ses désordres , en avertit Pierre I, qui traita très-durement son favori. Mezikoff se donna tant de mouvemens , qu'il parvint à connaître son accusateur , auquel il parla en ces termes : “ Il
 „ faut que vous soyiez un homme bien esti-
 „ mable , pour avoir mieux aimé vous expo-
 „ ser à mon ressentiment , que de laisser
 „ ignorer au czar une chose qui l'intéresse,
 „ Soyez mon ami , aidez-moi de vos luntie-
 „ res , & acceptez un présent de deux mille
 „ ducats , comme une marque de mon
 „ estime. „

On ne peut retenir des larmes d'admiration toutes les fois qu'on se rappelle la belle harangue de l'Impératrice-reine , actuellement régnante , à ses sujets de Hongrie , à son avènement au trône. Attaquée par presque toute l'Europe , elle sort de Vienne , & se jette dans les bras des Hongrois sévèrement traités par son pere & ses aïeux. Elle, paraît devant les quatre ordres

de l'état, assemblés à Presbourg, tenant entre ses bras son fils aîné, presque encore au berceau. " Abandonnée, dit-elle, de mes
 „ amis, persécutée par mes ennemis, atta-
 „ quée par mes plus proches parens, je
 „ n'ai de ressource que dans votre fidélité,
 „ dans votre courage & dans ma constance.
 „ Je mets donc dans vos mains la fille &
 „ le fils de vos rois, qui attendent de vous
 „ leur salut. „ Tous les palatins attendris &
 animés, tirent leurs sabres, en s'écriant : *moriamur pro rege nostro Maria Theresia* ; mou-
 rons pour notre roi Marie Thérèse ; ils versent
 des larmes, en faisant serment de la défendre, & ils la défendent en effet si bien,
 qu'ils lui conservent la plupart de leurs possessions. Peu de tems avant d'intéresser les
 Hongrois à son sort, elle avait écrit à la duchesse de Lorraine sa belle mère : " J'ignore
 „ encore s'il me restera une seule ville
 „ pour y faire mes couches. „

On ne lit pas avec moins d'intérêt les détails suivans, au sujet d'un jeune prince dont le courage & les malheurs ont fixé pendant plusieurs années l'attention de l'Europe entière. C'est du prétendant dont il est question. Après la bataille de Culloden & la dispersion de son armée, il errait sans secours, tantôt avec deux compagnons

de son infortune , tantôt avec un , & quelquefois seul , poursuivi sans relâche par ceux qui voulaient gagner le prix mis à sa tête. Ayant fait un jour dix lieues à pied , & se trouvant épuisé de faim & de lassitude , il entra dans la maison d'un homme qu'il savait bien n'être pas dans ses intérêts. “ Le
 „ fils de votre roi , lui dit-il , vient vous
 „ demander du pain & un habit. Je fais
 „ que vous êtes mon ennemi ; mais je vous
 „ crois assez d'honneur pour ne pas abu-
 „ ser de mes malheurs & de ma confiance.
 „ Prenez les lambeaux qui me couvrent ,
 „ gardez-les : vous pourrez me les rappor-
 „ ter un jour dans le palais des rois de la
 „ Grande-Bretagne. „ Le gentilhomme fut
 touché comme il devait l'être , donna les secours que sa situation exigeait , & garda un secret inviolable. Quelque tems après , ce gentilhomme fut accusé d'avoir donné asyle au prince fugitif , & cité devant les juges , il se présenta devant eux avec la fermeté que donne la vertu , & leur dit :
 “ Souffrez qu'avant de subir l'interroga-
 „ toire , je vous demande lequel d'entre
 „ vous , si le fils du prétendant se fût réfugié chez vous , eût été assez vil & assez lâche pour le livrer. „ A cette question , le tribunal se leva , & renvoya l'accusé.

On a rassemblé à la fin du troisieme volume de ce recueil , des exemples *d'effets singuliers de physique , des singularités d'histoire naturelle , des expériences & découvertes curieuses , & un choix de quelques causes peu communes.*

Les poésies occupent une grande partie du quatrieme volume. Ce sont des pieces de huit à dix vers , ou tout au plus de vingt chacune ; elles sont toutes très-jolies ; mais il n'y en a point qui n'ait déjà été imprimée ailleurs ; & l'on ne fait pourquoi on a négligé de mettre le nom des auteurs à la fin de chaque piece ; la plupart de ces écrivains étant connus , il était facile de satisfaire sur cet article la curiosité du lecteur.

A la suite des poésies, on a placé quelques contes en prose, entr'autres un de Fénelon , à côté d'un autre de La Motte. Jamais on n'a vu si bien que dans ce rapprochement, l'avantage du sentiment sur le bel esprit. L'historiette de Fénelon est pleine de graces, d'une abondance heureuse, & de ce charme que le beau naturel de cet écrivain favait répandre sur tout ce qu'il écrivait : dans le conte de La Motte, c'est de l'esprit tout sec.

Cette collection est terminée par quatre

ou cinq divertiffemens de société. C'est peut-être l'ouvrage de ce genre le plus amusant qu'on nous ait encore donné ; il s'y trouve même des choses assez instructives sur la physique & l'histoire naturelle. On y a extrait tout ce qui mérite la peine d'être conservé dans les *anas* du dernier siècle ; & puisqu'il faut absolument des recueils dans celui-ci, je pense qu'on ne peut s'en procurer de plus varié, de mieux fait & de plus agréable, tant pour le choix des matières, que pour la partie typographique.





TROISIÈME PARTIE.

PIECES FUGITIVES.

I. *Le Miroir, ou l'origine de la vérité dans le puits, conte Chinois; par M. d'Arnaud.*

DES philosophes ont regretté qu'on ne pût connaître le cœur humain, & que, s'il est permis de le dire, le mécanisme de son moral ne fût point à découvert. Que desiraient ces faux sages ? Le ciel n'a que trop favorisé notre malheureuse espèce, en lui refusant la funeste faculté de lire dans le secret de l'ame ; il n'est point d'affections pures, comme il n'y a point d'êtres dégagés de l'intérêt personnel. La créature la plus parfaite est celle dont les imperfections sont en moindre quantité ; cet immense foyer d'où découle la lumière, le soleil, n'a-t-il pas ses taches ? Où est l'or sans alliage ?

L'empereur Chusi est du petit nombre des souverains de la Chine, dont le nom est encore béni de la nation ; sa mémoire survivra long-tems à cette foule obscure de dynasties qui se sont perdues successivement

les unes dans les autres. Ce prince étonna les lettrés même par ses progrès rapides dans l'étude de la morale, que les Chinois regardent avec raison comme la première des sciences. Homme insensé', tu brûles d'approfondir le vaste abîme de la nature ; eh ! descends dans ton cœur, fonde-en les replis, & chasse ces penchans vicieux qui font mourir les semences de la vertu. L'effort fera plus grand que de vouloir mesurer les distances de cette infinité de mondes qui nagent dans l'espace, & t'égarer dans un labyrinthe dont Dieu seul a le fil.

Bien différent des mortels de la sorte, Chusi aspirait à la connaissance de la vérité, il se plaignait qu'elle restât cachée à nos faibles regards, & sur-tout à ceux des monarques. Seigneur, lui disait un mandarin qui avait vieilli dans les cours & dans l'étude de l'homme, rendons grâces au *Tien* de ce qu'il a couvert la vérité d'épais nuages ; nous perdrons trop à la contempler dans son éclat ; il n'est rien que son flambeau n'altère, & souvent ne détruise ; c'est le foyer ardent qui dévore & anéantit presque tous les métaux. L'empereur s'obstinait à combattre les raisons du vieux lettré, & l'entretien finissait comme se terminent les discussions : chacun persistait dans sa façon de penser. Ce qu'il y a de plus singulier,

t'est que le courtifan avait le couraige de ne pas être de l'avis de son maître , & de le contredire , & Chusi ne croyait point que la majesté impériale en dût être offensée.

Chusi entend un jour du bruit aux portes de son palais ; il en demande la cause : un petit homme d'un extérieur désagréable , & qui annonçait la pauvreté , voulait absolument parler au prince. Les officiers s'étaient d'abord contentés de l'insulter par des railleries indécentes , & avaient donné ordre ensuite à leurs soldats de le repouffer , & même de le maltraiter. L'empereur indigné de cette violence , fait punir ses officiers , & commande qu'on lui amène l'étranger. Il paraît sans se déconcerter , & s'adressant à Chusi : Oserais-je , Seigneur , vous prier de m'accorder un entretien particulier ? Le souverain fait un signe de la main ; on se retire , & il reste seul avec l'inconnu qui reprend la parole : Vous avez un desir ardent de connaître la vérité ; je viens vous satisfaire. L'empereur ne lui laisse pas le tems d'achever ; il vole avec transport dans ses bras. --- Quoi ! le cœur humain n'aurait rien de caché à ma vue ? --- Le moindre repli vous en sera dévoilé ; en voici le moyen. Aussi-tôt l'étranger remet un miroir à l'empereur , en ajoutant : celui-ci ne vous trompera point ; il n'y a plus aujourd'hui de courtifans

courtifans qui vous en imposent. L'ame humaine fera sous vos yeux. Chusi veut savoir à qui il est redevable d'un si rare trésor : l'inconnu s'échappe & disparaît.

A peine le monarque l'a-t-il vu s'éloigner, il s'occupe du plaisir de mettre à profit le trésor dont il est possesseur. Le vrai, s'écrie-t-il, va donc m'être connu ! Je n'aurai point le fort de mes pareils ! L'avidité des ministres, la bassesse des courtifans, l'hypocrisie des prêtres, l'intérêt qui anime tous les hommes, tous ces ressorts si difficiles à démêler, se montreront à mes regards ! Il prononçait ces mots, lorsqu'on lui annonce la visite d'un bonze qui était en réputation de sainteté. Oh ! qu'il entre, dit l'empereur, qu'il entre : je suis impatient de le voir, & de jouir du spectacle d'une vertu qui ne saurait se démentir. C'est celui-ci, dit-il tout bas, qui n'a point à craindre l'épreuve de mon miroir ; la vérité ne peut que lui être favorable.

Tun-Sang se présente devant Chusi avec cet air de mortification si imposant qui subjugué la multitude, & attire les prosélytes. Il prend un maintien encore plus recueilli, & tournant ses yeux dévots vers le ciel, & les rabaisant ensuite vers la terre : — Digne vengeur du *Tien*, c'est à regret que je viens réclamer votre sévérité, moi qui n'aimerais

qu'à invoquer votre bonté paternelle. Le mandarin Béhari offense les cieux, il ne remplit point ses devoirs ; on ne l'a jamais vu célébrer des sacrifices, & vous savez, grand empereur, que l'intérêt de la religion exige qu'on punisse rigoureusement ceux qui semblent lui être infidèles. Chusi allait condamner Béhari : par un mouvement involontaire, sa vue se porte sur le miroir. Quel objet le frappe ! il voit dans toute son horreur, une ame livrée au vice, à l'inhumanité, ne respirant que la perte du mandarin qui avait voulu le démasquer. L'empereur jette un cri : --- J'étais aveuglé à ce point ! malheureux, tu couvres ta vengeance d'un voile sacré ! Béhari n'est point coupable, & tu m'arrachais un arrêt injuste ! Je perdais l'innocent ! Sors de ma présence. Je veux que ton châtement éclaire le peuple qui était si prévenu en ta faveur.

Chusi était accablé de sa découverte, il ne pouvait imaginer qu'on abusât à ce point de sa crédulité. Je me suis trompé bien lourdement, disait-il dans son cœur ; ces bonzes ne m'en feront plus accroire ; mais je parierais pour mon ministre Moal. Que penser de l'humanité, si cette ame-là n'était pas aussi pure que le jour ? Il aperçoit Moal dans la salle du conseil ; il se hâte de le soumettre au jour critique de la glace ; il décou-

vre un ambitieux qui, sous le masque d'une
 adroite politique, sacrifie à ses intérêts ceux
 de l'état & de son maître; qui met enfin en
 usage tous les crimes, pour accumuler des
 trésors dont lui seul a la connaissance. Chusi
 recule d'effroi à cette image; il ne peut
 ajouter foi à ses yeux, il les reporte sur
 son miroir, & il n'est que trop convaincu
 de la perfidie de son ministre: il le con-
 damne à un éternel exil. Il n'y a pas un
 courtisan qui soutienne l'épreuve. L'empereur
 ne trouve dans tout ce qui l'environne
 que de vils esclaves, des mercenaires qui
 trafiquent l'honneur, la justice, l'humanité,
 voués à la flatterie, au mensonge, à la basse-
 sse; serpents tortueux, qui rampent pour
 s'élaner contre la vertu. Chusi est bientôt
 dégoûté du monde. On l'entendait redire
 sans cesse: que les hommes sont faux &
 trompeurs! sont-ce les ouvrages du *Tien*,
 ou de quelque puissance infernale qui s'est
 emparée de la terre? Fatale connaissance!
 Ah! m'est-il permis à présent de goûter quel-
 que bonheur? La seule Yarmé & mon fils
 unique peuvent me consoler; l'une m'aime
 avec une tendresse que le tems ne fait
 qu'augmenter, & l'autre soumis à mes vo-
 lontés, désirerait que le trône ne fut jamais
 à remplir. Je veux passer ma vie avec eux,
 ils me tiendront lieu de toute société. Ce

n'est qu'à leurs regards que je me rendrai visible. Qu'une barrière insurmontable me sépare désormais des hommes. Je les abandonne à leurs coupables penchans ; du moins ils n'abuseront plus de ma bonté. O ma chère Yarmé ! ô mon cher fils ! ne quittez pas mon sein ; que vos tendres embrassemens me dédommagent , hélas ! d'une trop fatale science.

Chusi , en effet , livré à une profonde solitude , ne régnait plus que comme une divinité dont on ressent les bienfaits , mais qui ne se fait pas voir à la terre. On lui avait construit un palais entouré d'un lac ; il était défendu , sous des peines très-rigoureuses , de parvenir jusqu'à la retraite de l'empereur. Il se contentait d'envoyer ses ordres par écrit aux différens tribunaux , & de lire les réponses qu'il en recevait. Yarmé était celle de ses femmes qu'il aimait davantage ; il ne doutait point de son cœur. Un jour qu'elle lui prodiguait les sermens , les caresses , tout l'enchantement d'un amour inexprimable , Chusi tout à coup sort de cette ivresse pour dire à sa favorite : est-il bien vrai , ma chère Yarmé , que vous n'ayiez jamais désiré de régner sur une autre ame que la mienne ? Est-ce à vous à me soupçonner , répond-elle en versant des larmes ? Le souverain aussi-tôt lui demande

pardon de sa défiance ; cependant l'histoire ajoute que quelque malin génie préparait ce tour cruel à la malheureuse Yarmé. L'empereur , fans trop le vouloir , s'avife de confulter la fatale glace ; un goût naiffant dont un garçon jardinier était l'objet , une extrême envie de lui plaire , un penchant à l'almer , voilà le fpectacle affligeant qui s'offre à la curiosité du monarque. Il s'abandonne à la douleur la plus vive , déchire fes vêtements , veut s'arracher la vie. Son fils accourt : Chufi ne pouvait que dire d'une voix prefque éteinte : Et toi auffi , Yarmé ! non , mon fils , ne m'empêche point de mourir. La vie est un fupplice pour votre pere ; c'est à vous d'occuper le trône ; il ne me faut plus qu'un tombeau. -- Ah , mon pere ! penfez-vous que j'aye fouhaité un instant , depuis que j'exifte , de pofféder l'empire ? Vivez & rénez. Dans le moment que Chufi preffait avec tendrefle le jeune prince dans fes bras , par un hafard inattendu , fon miroir lui montre une ame qui s'était reposée avec complaifance fur la flatteufe idée de donner des loix à la Chine : le fouverain perd l'ufage des fens. Son fils , & Yarmé qui avait volé toute en pleurs près de lui , s'efforçaient de le rappeler à la vie. Chufi rouvre les yeux : --- Ah , cruels ! ah , perfides ! est-ce à vous de me fecourir ? Toi ,

ingrate, tu cesses de m'aimer ! tu formes des vœux pour un vil mortel ! Et toi . . . tu demandes mon trône ! tu vas bientôt y monter. . . laissez-moi mourir. Yarmé & le prince étaient prosternés aux pieds de l'empereur, & les inondaient de leurs larmes, ils cherchaient à le rassurer. Tous vos sermens, dit Chusi, sont autant de parjures ; tenez, voyez ce miroir : il leur présente la glace. L'un & l'autre sont frappés. Eh bien, dit Yarmé, en se précipitant le visage contre terre, il est vrai que j'ai eu quelque desir rapide de plaire à un autre qu'à mon empereur, mais j'emploierai le reste de mes jours à réparer ce mouvement où mon cœur ne se ferait jamais arrêté. Et moi, interrompt le jeune prince, j'avoue qu'avant-hier, pénétré du ton de dureté avec lequel m'avait parlé mon pere, j'ai eu une pensée pour le trône ; mais, Seigneur, examinez ma vie, vous verrez que mon obéissance & ma tendresse pour vous en ont rempli tous les momens. . . J'effacerai ma faute. . . Au reste, Seigneur, quel mortel n'a point de reproches à se faire ? Il me vient une idée. Vous-même qui nous jugez, daignez vous soumettre à l'examen du miroir. L'empereur prend avec vivacité la glace, s'y considère long-tems, & s'écrie en jettant d'un air de fureur le miroir dans un puits

voisin : je vois bien que l'homme est défiguré par des imperfections qu'il faut lui pardonner. Que tout soit oublié. Mon fils, aimez un pere qui va partager son trône avec vous ; & vous , ma chere Yarmé , reprenez tout votre empire sur mon cœur. Il faut bien vous passer une fantaisie ; vous m'assurez cependant que vous triompherez de cette faiblesse. Je ferai examiner par nos lettrés si c'est réellement une infidélité que vous ayez commise.

Pendant que l'empereur parlait ainsi , une voix s'éleve du fond du puit : Chusi , tu as voulu connaître la vérité , tu as éprouvé par toi-même que le plus sage & le meilleur des souverains n'était pas exempt d'imperfections. Reprends l'heureux bandeau dont la nature t'a fait présent , & laisse au ciel le soin de lire dans le cœur de l'homme.

Il y a des historiens qui prétendent que les successeurs de Chusi , & Chusi lui-même , ont essayé de retrouver ce miroir. Malgré toutes les recherches , il est resté caché dans le fond du puits , & de savans lettrés ont avancé qu'il ne se découvrirait que lorsqu'il se rencontrerait un philosophe sans orgueil , & une femme sans coquetterie.



II. *Le Réveil.*

LES rayons de l'aurore naissante commençaient à dissiper les ombres fugitives de la nuit, mon corps reposait encore dans les bras du sommeil, & l'amour éclairait déjà mon cœur, les étincelles brûlantes de son flambeau pénétraient dans mes sens engourdis... Zénie! l'image de ma chère Zénie se retrace & se répand sur tout mon être, mon ame se confond avec la tienne, je ne vis plus qu'en toi, qu'en ces beaux yeux qui expriment avec tant de vérité les mouvemens de ton cœur sensible & tendre, qui assurent mon bonheur, & lancent sans cesse de nouveaux feux dans mon ame enchantée... Que je respire la douce exhalaison de ta bouche de rose! que j'y cueille un baiser sur ces lèvres, où se réunit le sourire de l'amour, de l'innocence, & des graces... Je m'élançe dans tes bras, je te serre dans les miens... mes yeux s'ouvrent, & je m'éveille. Hélas! je ne tiens qu'une ombre... Zénie! où es-tu?... ma voix l'appelle en vain... Le réveil dissipe les douces illusions de la nuit; mais Zénie! ton image est gravée dans mon cœur avec des traits ineffaçables : la nuit, lorsque le

fommeil s'empare de moi, c'est sur ton sein
parfémé de lis & de roses, que je m'endors :
& quand l'aurore rayonnante perce le voile
épais de la nuit , l'amour m'éclairant de son
flambeau , me pénètre de nouveaux feux ,
& me rend Zénie & le bonheur.



III. *Lettre à M. de P***, de C***, S...
d... &c.*

MONSIEUR,

LES auteurs allemands n'ont point encore
fait de dialogue des morts , qui aient été
reçus avec quelques applaudissemens. Ose-
rait-on assurer qu'il en fera autrement lors-
que ceux de M. sortiront de presse ?
Le bien que vous dites de celui que j'ai
traduit sur son manuscrit , pour vous en faire
hommage, me fait regretter de n'avoir pas
la plume d'un Fénelon ou d'un Fontenelle.
Jusqu'ici il n'y en a eu qu'eux en France qui
aient pu entrer en parallèle avec Lucien. Je
le répéterai encore ici ; à mon âge , au
dessous de douze ans , on commence à peine
à étudier d'aussi grands modeles. Je vous
respecte trop , Monsieur , & le public ,
pour avoir la témérité de me charger

de la suite d'une pareille traduction qui passe de beaucoup mes forces. Cependant, joyeux d'apprendre par votre lettre, qu'un homme de votre mérite juge de mon essai avec indulgence, duffé- je attribuer cette faveur uniquement aux caracteres des patriotes Suisses que j'offre à vos yeux, à la vivacité que tire ce dialogue de la grandeur d'ame de ses interlocuteurs, de leurs observations patriotiques, morales & politiques, importantes à la Suisse, dont le bonheur vous est cher, comme à tout vrai Français; je m'ehardis à donner ce nouvel essor à la plus respectueuse reconnaissance, avec laquelle je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur.

CH. L. L. étudiant en philosophie.

Dialogue des morts, entre NICOLAS DE FLUE, vulgairement appelé frere CLAUS ou NICOLAS, & JEAN DE BREITEN-LANDENBERG, surnommé WILDHANS, deux illustres patriotes Suisses du quinzieme siecle.

JEAN DE LANDENBERG.

MAINTENANT que me voici en ces lieux tranquilles & délicieux, débarrassé du tu-

multe & du fracas des armes , que je m'estime heureux d'y rencontrer le vertueux Frere Nicolas, qui mérita si bien de la patrie ; oui , si nos compatriotes avaient prêté l'oreille à la voix de la nature & de vos bons conseils, jamais ils n'auraient rompu la paix perpétuelle dont l'observation est seule capable d'affermir leur liberté & leur bonheur ; l'on n'aurait pas vu s'allumer parmi eux le feu de cette cruelle guerre intestine dont vous fûtes le témoin , & moi la victime , par un supplice qui couvrira nos contemporains d'un éternel opprobre.

F R E R E N I C O L A S .

Mon cher Landenberg ! vous m'attribuez prématurément une prudence & un mérite que je n'ai pas eu dans ces tems également déplorables pour vous & pour ma patrie. Je désapprouvai constamment, il est vrai, la guerre civile pour la succession des comtes de Toggenbourg, persuadé comme je l'étais, qu'en suivant les voies amiables prescrites par la paix perpétuelle , on aurait plutôt calmé les partis échauffés , & apaisé l'irritation des particuliers. Je trouvais aussi que ceux des confédérés qui ne prétendaient rien à cette succession , auraient dû manifester un peu plus d'équité , d'impartialité & de zele pour leur commune patrie. Mais je

ne jouissais pas encore d'une assez grande considération parmi mes compatriotes, ni même parmi mes propres concitoyens, pour leur faire adopter mes idées; moins encore pour les porter à sacrifier leurs préjugés & leurs passions. Ma jeunesse ne méritait pas une déférence si extraordinaire. Il y a plus, à cause de ma condition d'homme privé, je me vis malgré moi obligé d'endosser le harnais, aussi-tôt que les hostilités furent commencées. Plus d'une fois j'eus l'amertume de me trouver dans de ces combats entre des frères, que la nature n'avait formés que pour vivre dans une éternelle union. Je l'avouerai, mon cœur était pénétré de la plus vive douleur, je ne pus me défendre de méditer sur les moyens d'arrêter cette fureur, & d'empêcher l'ultérieure effusion du sang Helvétique. J'eus la satisfaction de voir de tems en tems que mes représentations n'étaient par infructueuses, au moins parmi ceux de mes compatriotes avec lesquels je conversais plus fréquemment. Ils avouaient qu'en dépit de l'acharnement des factions, il fallait se réconcilier, & faire céder la fureur des combats, aux mouvemens du patriotisme, & à la foi des traités.

DE LANDENBERG.

Vos discours devaient faire d'autant plus d'impression, que, même dans le plus fort

de l'effervescence, les confédérés ne se méconnaissent jamais tout à fait eux-mêmes, & qu'ils n'oublient pas entièrement leurs intérêts communs. Chaque suspension d'armes, quelque courte qu'elle fut, découvrait le penchant qui les rapprochait. Rappellez-vous que c'est dans une de ces occasions que nous fîmes connaissance, & que nous nous liâmes par la plus intime amitié. Dans le nombre des bien intentionnés pour la patrie, je n'aurai garde cependant de placer les auteurs de nos dissensions, entre les mains desquels j'eus le malheur de tomber, durant le cours de cette guerre féroce. Je puis savoir à quel degré l'envie de dominer & la rage de la vengeance de ces zélateurs, (qui faisaient au reste le petit nombre,) avaient étouffé le patriotisme & l'humanité.

FRERE NICOLAS.

- Vous l'avez éprouvé, mon cher Landenberg ! La barbarie que l'on exerça à votre égard, & la manière cruelle dont on traita votre brave garnison du château de Greiffensee, est une tache à la nature humaine, & une flétrissure pour la nation, que la fureur d'une guerre civile est seule capable d'imprimer. O mon ami ! que n'est-il possible de rayer des fastes Helvétiques, le forfait commis sur votre personne, & sur

les soixante & douze soldats qui vous restaient ! La guerre de Zurich , malgré toutes les cruautés qui s'y exercerent , semblerait supportable , sans le massacre de Nani-ken , (*) que je voudrais pouvoir effacer par des larmes de sang.

DE LANDENBERG.

Je n'omis rien pour rendre ceux qui étaient à la fois mes ennemis & mes juges , attentifs à la voix de la patrie , de l'honneur & de l'humanité : Si l'on avait moins redouté *Itel Reding* , principal boute-feu de cet affreux incendie national , & qu'un ou plusieurs confédérés eussent voulu s'opposer à l'avidité plus que sauvage de verser le sang de ses frères , sans la moindre nécessité ; j'aurais pu attendre de mes instantes prières , qu'on se ferait contenté de m'immoler seul à la fureur de ce barbare tribunal. La fermeté de quelques confédérés généreux aurait fait déclarer la pluralité contre ceux qui étaient si altérés de notre sang ; ils auraient donné du poids à ma représentation , (**) *d'épargner le sang de si braves*

(*) Naniken , village où l'on conduisit Landenberg & sa garnison prisonniers de guerre , pour les massacrer impitoyablement.

(**) C'est la traduction des propres termes du général Landenberg , aux juges du conseil de guerre.

gens, à qui l'on ne pouvait rien reprocher, que d'avoir obéi à leurs souverains, comme l'honneur & leurs sermens l'exigeaient d'eux, & qui, s'ils n'eussent pas agi ainsi qu'ils avaient fait, en gens de bien & d'honneur, auraient mérité de passer par la main du boucher. Mais chacun de ces juges appréhendait d'attirer sur sa propre tête la violence de leur chef, en faisant quelque résistance, & en montrant quelque humanité.

FRERE NICOLAS.

Vous avez souffert en héros la mort pour la patrie. Mais Wildhans de Landenberg ne fut pas seulement l'un de nos plus excellens capitaines ; il se distingua aussi par ce génie utile qui fait apprécier le mérite, & reconnaître les actions utiles à la patrie, de quelque part que vint le bien, soit de quelqu'un de votre parti, ou du parti opposé. Et personne n'ignorait que vous ne perdiez aucune occasion d'exercer cette grandeur d'ame, cette justice, cette humanité, par où vous vouliez prouver la noblesse de votre origine. Notre armée, quoiqu'ennemie de la vôtre, n'apprit qu'avec admiration la magnanimité avec laquelle vous aviez demandé comme une grâce, d'être exécuté avant tous les vaillans compagnons de votre infortune ; afin, disiez-

vous , d'épargner à chacun d'eux jusqu'au soupçon que vous ne partagiez pas leur sort , en profitant peut-être après leur supplice , de quelque occasion favorable de sauver votre vie. De tous ceux de notre parti qui avaient encore quelqu'étincelle d'amour pour la patrie , & d'attachement à la paix perpétuelle , il n'y en eut pas un seul qui ne détestât le monstre parricide qui arma les boureaux contre vous , & qui ne maudit la barbarie avec laquelle on pouffait cette guerre civile. Les guerres intestines , comme vous l'éprouvâtes , pour votre malheur ; détruisent dans les hommes jusqu'aux plus légères traces d'humanité , d'honneur & de vertu ; l'on y punit dans ses ennemis ce que l'on trouverait louable en soi-même , essentiel à sa propre conservation , & ce sans quoi l'on serait exposé à une perte inévitable. *Landenberg a succombé comme on succombe sous les tyrans & sous des hommes méchans. (*)* Ce qu'avait d'exécration cet attentat commis contre mon ami , non point à la vérité sous mes yeux , mais de mon tems , & par mes compatriotes , laissa dans mon ame un fré-

(*) *Le crime fait la honte , & non pas l'échafaud.* Trag. de Th. Corneille.

„ Une sentence injuste ne flétrit que les seuls
„ juges qui ont eu l'audace de la rendre par pas-
„ sion ou par ignorance. „

[missement

misement douloureux , qui ne contribua pas peu ; je l'avoue , à la résolution que je pris de fuir des abominations de ce siècle , pour ne m'occuper désormais , dans une sombre retraite , que *de la seule chose nécessaire.*

DE LANDENBERG.

Pour tout ce qui tient à l'héroïsme , au sentiment & au patriotisme , je serai toujours de votre avis. Mais ce qui passe mon imagination , c'est qu'un homme qui pratiquait si bien la piété & l'amour du prochain , & qui n'était point capable , comme tout le monde en convient , de se laisser étourdir par le fanatisme de son siècle , moins encore aveugler par la misantropie , ait pu se soustraire aux devoirs de pere , & quitter son épouse , pour se cacher dans un affreux désert. La nature comme la religion , impose à tous les hommes certains devoirs envers leurs semblables ; & le moyen de s'en acquitter , quand on s'est ainsi sequestré , & que l'on rompt tout commerce avec les mortels , pour passer le reste de sa vie dans le recueillement & la priere ? Quant à moi , dans mes idées militaires , je pensais qu'il était louable de vaquer à ces devoirs , sans négliger les autres qui ne sont pas moins importants.

FRERE NICOLAS.

Pour un guerrier, vous ne pensiez pas mal sur ces articles-là. Comme anachorete, je tâchai aussi de remplir l'une & l'autre de ces obligations.

DE LANDENBERG.

D'où vient [donc abandonner ceux qui vous touchaient de plus près, votre femme, une famille nombreuse, vos affaires domestiques, le service de votre patrie, le bien public? Ne pouviez-vous pas, dans votre ancienne demeure, remplir les devoirs de chrétien, de citoyen, de pere? Comment, en négligeant ces derniers, pouviez-vous vaquer au premier avec un cœur tranquille? Le modele vivant de votre piété, ces touchantes exhortations, ces avertissemens pleins de force, ces sages instructions, dont votre conduite exemplaire rehauffait le prix, n'auraient-elles pas fait plus d'impression, si vous étiez demeuré dans le monde, qu'en vous dérochant ainsi aux yeux de vos enfans & de vos concitoyens, en vous enterrant tout vif dans un hermitage?

FRERE NICOLAS.

Holà! pas tant de précipitation, brave général! Il n'y avait pas si loin de moi

hermitage à Flueli, ma première demeure. Je consentais que ma femme & mes enfans vinssent me voir à certaines heures, pour recevoir mes conseils. Mes concitoyens, mes amis particuliers, avaient la liberté d'y venir me consulter sur leurs affaires; & rarement leur confiance en mes vues droites & désintéressées a manqué d'être récompensée par des succès heureux. J'avais la consolation de n'être pas tout à fait inutile à mes proches & à ma patrie? Mais ne devais-je pas à la religion cette partie de moi-même, qui est faite pour l'immortalité? Tant que je vécus renfermé dans le cercle des occupations variées de la vie civile & domestique; je ne pus vaquer aussi assidument à mes dévotions; réduire aussi facilement mon corps en servitude; mortifier ma chair aussi parfaitement que le voulais. Sentant d'ailleurs que pour l'amour de l'un ou de l'autre; je pourrais me distraire, & même négliger ces vertus, j'acquis assez d'empire sur moi-même, pour faire, sinon un divorce éternel avec tout engagement temporel, du moins pour m'éloigner assez des soins d'ici bas, pour qu'ils ne fussent plus en obstacle à l'unique affaire indispensable. Présentement ma résolution n'est-elle pas suffisamment justifiée à vos yeux?

DE LANDENBERG.

Je vous passerai, Frere Nicolas, que dans cet hermitage, vous n'oubliâtes point une épouse fidele, & dix enfans que vous laissiez dans le monde. La distance peu considérable qu'il y avait de votre retraite à Flueli, cette ancienne maison paternelle où vous ne rentrâtes plus, ne pouvait rendre leurs visites bien pénibles. Votre piété sans hypocrisie, votre sagesse & votre tendresse paternelle, donnaient peut-être plus de force à vos conseils & à vos avertissemens, lorsqu'on ne les entendait pas chaque jour, qu'ils n'eussent fait, si vous aviez vécu dans le sein de votre famille. Mais pour n'avoir pas été absolument séparé de votre femme, de vos enfans & de vos plus proches parens, en étiez-vous moins, ou peu s'en faut, *civilement mort à la patrie*? Or le dépérissement des mœurs de ce tems-là, les maximes pernicieuses qu'adoptaient les confédérés, n'exigeaient-elles pas que vous vous consacraissiez, non quelquefois & à demi, mais sans relâche & tout entier, à cette même patrie, pour la préserver de sa chute, la dérober à sa ruine, prévenir les malheurs qui la menaçaient, & remédier à la dépravation des mœurs? En vérité, cela en valait bien la peine; & je doute que vous euf-

siez pu rendre de service plus signalés à votre patrie, & montrer plus efficacement combien ses intérêts vous tenaient au cœur.

F R E R E N I C O L A S.

Ha, mon cher Landenberg ! l'événement a décidé que ce n'était que dans mon état d'hermite que je pouvais être réellement utile à la patrie. Les services que je lui rendis en qualité de membre du conseil national, furent bien faibles en comparaison du salut que je lui procurai étant anachorete, par une direction trop peu sentie, de l'adorable providence.

D E L A N D E N B E R G.

Ce langage me paraît un peu obscur, Frere Nicolas, mais vous me verrez attentif à tous les éclaircissémens qu'il vous plaira de m'accorder là-dessus.

F R E R E N I C O L A S.

Je m'explique. Vos eûtes occasion de remarquer qu'avant & après la guerre de Bourgogne, les mœurs & la façon de penser de mes concitoyens d'Underwald en particulier, & de la Suisse en général, avaient déjà souffert une si grande altération, qu'ils

étaient déjà si déchus de leur simplicité primitive, de la pureté de leur amour pour la patrie, pour la vraie liberté, pour la modération, que les Suisses de mon tems ne ressembraient plus aux Suisses victorieux à Morgarten & à Sempach. J'étais saisi d'effroi en prévoyant les suites funestes que ce dérèglement universel devait attirer sur la patrie. A la vérité, j'essayai dans plusieurs occasions particulières & publiques, d'y rappeler avec les bonnes mœurs, une façon de penser plus saine. Je croyais pouvoir m'en flatter, pourvu que le torrent de la corruption ne fut pas encore débordé en tous lieux. Je dépeignis donc des plus vives couleurs les l'horreur du vice, l'abus de la liberté, l'avidité du gain deshonnête, la jalousie des villes contre les pays ou les petits cantons, & de ceux-ci contre les villes, la manie des conquêtes qui dévorait chaque canton, les guerres entreprises à la légère, enfin cette facilité inconcevable à prendre parti dans toute sorte de services étrangers, dont je découvrais une foule d'inconvéniens. Mais c'était parler à des sourds, & à des cœurs plus durs que le diamant. Je n'avais plus aucune influence, & je reconnus que si la providence n'y intervenait pas d'une façon extraordinaire, c'en était fait de la Suisse, & que son bouleversement ne

pouvait plus être fort éloigné. Dès ce moment, je me crus absous devant le tribunal de ma conscience, en quittant le service d'une patrie dont je croyais les playes incurables. Cependant la providence, dont les voies sont impénétrables, avait les yeux ouverts à la conservation de la Suisse. Et même, comme l'événement l'a mis hors de doute, sa bonté daignait me choisir comme un instrument faible en lui-même, mais invincible dans sa main, pour opposer une puissante digue au débordement, & faire changer la face des affaires.

D E L A N D E N B E R G.

Peu s'en faut, mon cher Nicolas, que vous ne me persuadiez que le ciel même vous a inspiré le dessein de vous faire hermite, & qu'en qualité de *Frere Claus*, vous avez fait éclore la paix; que la sagesse de vos conseils, en l'affermissant au sein de la patrie, a détourné sa perte, au moment que le coup le plus terrible allait lui être frappé; ouvrage qui passait infiniment les forces du *sénateur national Nicolas De Flue*.

F R E R E N I C O L A S.

Justement! C'est une pensée qui m'a roulé mille fois dans l'esprit depuis la diète

de Stantz. D'abord que j'eus pris la ferme résolution de changer le commerce tumultueux des mortels, contre la vie silencieuse d'anachorete, je cherchai par-tout, hors de la Suisse, quelque solitude qui me convint, pour y fixer à jamais mon hermitage. Il ne s'en trouva aucune qui ne m'inspirât une forte de repugnance, dont j'ignorais moi-même la cause. Un vœu secret, inspiré par un guide invisible, me reconduisit insensiblement dans ma patrie assez proche de mon ancienne habitation. La vie chrétienne & innocente, dénuée de toute vue sur les louanges des hommes, que je menai dans mon hermitage, mes jeûnes presque continuels; ma profonde humilité; les exhortations pathétiques, toutes fondées sur la religion & dictées par la charité fraternelle, que j'adressais à tous ceux qui me venaient voir, ma conduite exemplaire, sans contredit plus édifiante que celle de la plupart des autres hermites; me donnaient dans toute la Suisse une réputation de sainteté, dont on ferait surpris. Moins j'aspirais aux respects des hommes, plus ils m'accablaient, au point de m'être quelquefois à charge. L'expédient que j'indiquai aux Seigneurs députés de la Confédération à la *Diete de Stantz*, était si simple & si peu tiré de loin, que tout autre confédéré, avec

la plus legere connoissance de la situation des affaires , aurait pû la donner aussi bien que moi. Cependant les parties acceptèrent sans hésiter ma décision : Elle ramena le calme , affermit l'alliance perpétuelle , & bannit la jalousie & la défiance des petits cantons contre les capitales & de celles-ci contre les petits cantons. ,

D E L A N D E N B E R G .

Pour le coup je n'ai plus rien à opposer à votre retraite , ni au choix qui vous fit embrasser l'état d'anachorette. -- Hé ! le conseil que vous donnâtes aux envoyés de la confédération , que votre modestie vous fit trouver si simple , & qui portait : „ *Que*
 „ *les villes renonçassent au traité particu-*
 „ *lier qu'elles avaient fait entr'elles ; qu'elles*
 „ *s'en tinssent à l'alliance générale ; que les*
 „ *petits cantons ou gouvernemens démocra-*
 „ *tiques , ne refusassent plus d'y admettre*
 „ *les villes de Fribourg & de Soleure : „*
 Ce conseil , dis-je , était néanmoins le seul à donner dans la position des affaires ; le seul qui convint à chaque canton en particulier & à tous en général. Dans cette crise , c'était même l'unique décision avantageuse & capable d'extirper les profondes racines qu'avoient déjà jetté la défiance &

& la jalousie, pour faire fleurir à leur place l'ancienne confiance helvétique. — Supposons qu'un moyen de conciliation pareil au vôtre, eut été mis sur le tapis par quelque autre personne, remplie d'ailleurs de droiture & de prudence; je le demande, aurait-il eu la même influence? Mais voici un homme, que sa conduite précédente, sa circonspection & son patriotisme avaient rendu cher & respectable; un homme à qui une vertu sans fard, des mœurs pures, acquéraient la plus haute considération, dans les momens & dans les lieux même où le désordre triomphait & semblait affermi sur le trône. Dans ces malheureuses circonstances, où des états mortellement divisés avaient épuisé dans plusieurs diètes, tous les moyens de conciliation; qu'eux-mêmes ou les cantons neutres avaient pu imaginer, au fort de ces altercations ils se réunissent *librement & volontairement*, pour vous prier d'être leur médiateur, & de prononcer comme arbitre souverain. Au milieu des plus vives agitations de ces convulsions politiques, leurs envoyés vous considèrent tout-à-coup comme un homme éclairé d'une lumière céleste pour découvrir le conseil le plus salutaire, exempt de tout artifice, seul capable de prévenir l'embra-

fement d'une nouvelle guerre intestine, l'anéantissement de la confédération, & de cimenter de nouveau la concorde altérée. Mon cher Nicolas, négociateur divin, vous avez sauvé la patrie par une négociation aussi promptement qu'heureusement terminée! Je ne puis attribuer l'acceptation volontaire, & les suites avantageuses qu'opéra votre décision, qu'à la réputation extraordinaire de votre sainteté. Oui, votre retraite a été dirigée par quelque ressort secret de cette Providence qui a tout arrangé dès les tems éternels, & dont le regard propice voulait par votre moyen soustraire la Suisse à une catastrophe dont l'instant ne pouvait être plus prochain.

F R E R E N I C O L A S.

La journée de Stanz est l'une des plus agréables de ma vie. Quel ravissement que d'avoir procuré un si grand bien à sa patrie, même pour un homme, qui bien que séquestré depuis long-tems du monde, conservait néanmoins un tendre souvenir de son pays, & qui se rappelait tant de sujets qu'il avait eu de désespérer de sa conservation! Cette heureuse journée me découvrit des choses jusqu'alors incompré-

hensibles pour moi. Je pénétrai alors dans les vues magnifiques de cet être sage, qui m'avait dégouté de toutes les retraites étrangères que j'avais parcourues, pour me fixer dans l'endroit le plus affreux que la nature puisse produire sur l'horrible fommité du *Melchthal*, à peu de distance du lieu où j'avais vu le jour.

D E L A N D E N B E R G .

Lorsqu'il plait au Souverain maître de l'univers de conserver un pays, n'a-t-il pas une infinité de voies pour empêcher sa ruine ? Il emploie quelquefois des moyens que de faibles mortels à vue bornée, & souvent aveuglés par leurs passions, méconnaissent orgueilleusement, comme lorsqu'il suscite de simples particuliers, souvent les plus méprisés, qui lui servent d'instrument pour sonder & guérir les plaies connues & cachées de leur patrie, ou pour être mis à la brèche contre la corruption des mœurs, qui comme une gangrene ronge jusqu'aux parties vitales des républiques ; ou pour servir de phare qui éclaire ceux qui marchent dans la sombre nuit des troubles civils, afin de leur faire appercevoir les sentiers aimables qui conduisent à la paix, à l'union & à la concorde ; ou en-

fin ce grand Etre les inspire pour donner à leurs freres des conseils salutaires, qui ne font impression que parce qu'ils partent précisément d'une telle personne & non d'une autre. C'est ainsi que ce Souverain maître vous tira de votre hermitage, pour faire ouvrir les yeux aux députés de la confédération, sur les vrais intérêts de leur commune patrie, dont la liberté avait couté des ruisseaux de sang. C'est ainsi que quarante ans après vous, & aussi pour le bonheur & la délivrance de la Suisse, il tira un autre personnage des déserts du Toggenbourg, pour s'opposer à de la dépravation des Suisses, qui ne respiraient que ces guerres ou *ces courses honteuses*; (*suivant le stile de ces tems-là*;) dont ils ne rapportaient que l'infection de toutes sortes de vices. Il est vrai qu'une partie considérable de la Suisse, rejeta ses sages maximes de politique, & les leçons de prudence qu'il donna de bouche & par écrit, & qu'en certain endroits l'on y maudit encore la mémoire de ce grand homme. Mais le tems destructeur des préjugés, la liberté de penser, qui reprend ses droits de toutes parts, préparent les voies à lui faire rendre justice dans les lieux mêmes où son nom fut abhorré. Ce fut déjà un coup de la Providence, que les

importantes vérités d'état dont il se rendit le héraut, portaient leur lumière dans certains cantons, qui languissaient dans les épaisses ténèbres qui les couvraient tous. Quant à vous, Frere Nicolas, patriote zélé, votre joie n'aurait-elle pas été plus douce, si dans la suite vous aviez vu fructifier divers autres avis excellens que vous donâtes aux députés de la Diète de Stantz.

FRERE NICOLAS.

Cela n'est que trop vrai, mon cher Lattindenberg ! Animé de l'ardent desir de procurer un bonheur complet à la Suisse ; mon cœur serré de douleur & de compassion, saignait, en la voyant livrée à l'ivresse d'une liberté achetée si chèrement ; liberté que les chefs & ceux qui leur étaient soumis, dans les campagnes comme dans les villes, faisaient dégénérer en pur libertinage, au mépris de la vertueuse & modeste simplicité de nos ancêtres. Je gémissais de voir que le riche butin des Bourguignons eût fait de nos Suisses libres, autant de vils esclaves de l'or & de l'argent ; & qu'une capture ne fut pas plutôt dissipée ; qu'ils songeassent déjà à quelqu'autre brigandage, en courant tantôt au de-là du Rhin, tantôt au de-là des Alpes, chercher

aux dépens de l'humanité, de nouveaux pillages, pour les consumer aussi-tôt dans de nouveaux excès. Des égaremens aussi étranges, joints à la corruption des mœurs parvenue au plus haut degré, montraient avec évidence à mon esprit affligé, les maux inévitables, prochains & éloignés, qui devaient abimer ma chere patrie, si on n'y apportait pas un prompt secours.

Mais, mon cher Landenberg, que pouvait faire un pauvre hermite, que de répéter & d'insister avec force sur les avertissemens & les conseils que j'avais donné aux députés de la confédération, à la Diète de Stanz; savoir, de se borner à la liberté acquise, de ne plus mépriser la simplicité & la modération de nos sages ayeux, mais plutôt de revenir à leurs vertus, de renoncer à cette diversité de services étrangers, sources de ces partis, causes de tant de cabales, d'intrigues & de pratiques... qui mettent les républiques en combustion, & peuvent à la fin produire les plus grandes révolutions; de ne jamais fouiller leurs mains du sang de leurs voisins, & d'épargner précieusement celui de leurs freres... Je ne pouvais que me confier en Dieu, & lui demandais l'accomplissement de mes conseils & de mesvœux pour la prospérité de cette chere patrie.

DE LANDENBERG.

La suite des tems, mon cher Nicolas, n'a que trop vérifié l'importance de vos représentations ; ceux qui les méprisaient n'en ont été que trop punis. J'envisage comme une récompense de votre piété & de vos sentimens patriotiques, la grace que le ciel vous fit en vous retirant de ce monde, avant que vous vissiez de votre hermitage, les rapides progrès de la dépravation ; car ce ne fut qu'après votre trépas qu'elle parvint à son plus haut période.

FRERE NICOLAS.

Ce fut en vérité un bonheur pour moi, que de n'être pas spectateur de cet effor monstrueux de toutes les passions. Les désordres de mes contemporains ne trouble-
rent déjà que trop la paix de mon ame, dans le plan que j'avais formé de vivre entièrement retiré du monde. Ma solitude aurait été accablée par la foule, & ma dévotion interrompue.

DE LANDENBERG.

C'est précisément cette corruption qui, comme une épidémie, avait gagné tous les états, qui rendait indispensable la présence
d'un

d'un bon citoyen, dont l'éloquence de feu pénétrât tous les esprits, couvrit de honte le dégoût pour le travail honnête, excitât à l'obéissance des loix, à la pratique des vertus, à la tempérance, à la modération, qui étaient autant qu'exilées, à l'application aux sciences & aux arts utiles, fruits délicieux de la paix & de la liberté, mais qui avaient tant besoin d'être remis en considération; en un mot, il fallait un bras hardi pour frapper d'un coup mortel la furie qui entraînant les Suisses aux courses de guerre, & à cette multiplicité de services étrangers. Le souvenir d'un personnage tel que vous & tel que l'autre, que le ciel même choisit pour l'exécution de ses suprêmes desseins, par lequel il daigna détourner tant de maux d'un pays, & lui procurer des avantages aussi considérables; ce souvenir, dis-je, ne serait-il pas précieux à la postérité la plus reculée?

F R E R E N I C O L A S.

Mon cher Landenberg! je me tranquillise par l'idée que nos neveux demeureront heureux & libres aussi long-tems qu'ils seront sages & modérés, que chacun d'eux se contentera de son héritage, qu'ils observeront les traités & les loix, qu'ils pren-

ont une bonne fois la résolution de s'abstenir de la pernicieuse diversité des services étrangers, & qu'ils ne s'immisceront pas dans les différends qui ne les touchent point . . . alors ils jouiront d'une succession non interrompue de magistrats zélés pour le bien de la patrie, & la main du roi des rois, qui préside aux délibérations des cabinets, dirigera toutes choses *au bonheur & à la conservation de la Suisse.*





QUATRIÈME PARTIE.

 LE
 NOUVELLISTE SUISSE,

ou

 ANNALES POLITIQUES
 DE L'EUROPE.

TURQUIE.

Constantinople. Le Pacha qui commandait un corps de cinq à six mille Turcs dans la Crimée, & avait abandonné cette province lors de l'invasion des Russes, a été décapité à Sinope, où il s'était retiré. Le sort du Kan des Tatars est encore incertain. On lui reproche de ne s'être défendu que faiblement, & sur-tout de n'avoir pas fait brûler ses magasins, à mesure que les Russes pénétraient dans l'intérieur de la province; précaution qui, mise en usage dans les campagnes de 1737 & 1738, arrêta leurs progrès.

L'ambassadeur de France a eu diverses conférences avec ceux de Vienne & de Berlin; le résultat en a été communiqué au divan, & plusieurs grands officiers de la Porte sont partis pour le camp du grand Visir. Quinze cents hommes de troupes Asiatiques ont quitté l'armée qui est aux environs de la capitale, & sont retournés dans leur pays.

On apprend que la flotte Russe a fait voile de Paros, composée de 60 voiles, & ayant à bord 12000 hommes de débarquement. Des avis postérieurs confirment qu'elle s'est rendue devant l'île de Négrepont, & a mis 3000 hommes à terre. Osman Pacha qui y commande, se trouvant assez dépourvu de troupes, de vivres & de munitions de guerre, a demandé du secours à la Porte. Les îles de l'Archipel dont les Russes se sont emparés, manquent de vivres, à cause de la quantité qu'ils en ont tirée, & du grand nombre de Grecs de la terre ferme qui s'y sont réfugiés. Quelques-uns de leurs vaisseaux sont allés canonner l'île de Rhodes, mais cette entreprise n'a pas eu un heureux succès. On continue à fortifier les Dardanelles & Gallipoli.

R U S S I E.

Petersbourg. L'Impératrice a créé un nouvel ordre militaire, sous le titre de S. George.

Il est divisé en quatre classes, auxquelles on peut parvenir successivement, avec des pensions proportionnées. Sa devise est *Four le service & la bravoure.*

Le prince Dolgorucki, après avoir conquis la Crimée, & réglé toutes les affaires qui concernent les Tartares, s'est rapproché de nos frontières avec la plus grande partie de son armée, laissant le prince Tserbatoff à la tête d'un corps de troupes suffisant pour la garde de la presqu'île & de ses dépendances. Le prince Prosorowski campera avec un corps de réserve dans les lignes de Précop. Toutes les églises chrétiennes de la Crimée ont été réparées, les Tartares ont relâché 10000 Russes, & un grand nombre d'esclaves d'autres nations qu'ils tenaient dans les fers.

La maladie qui regne depuis quelque tems à Moscow, emporte chaque jour un nombre considérable de personnes. On n'a pu découvrir au juste la nature de cette épidémie, & dans cette incertitude, on fait observer une quarantaine de six semaines. Toute communication ayant été interrompue avec cette ville-là, S. M. I. a envoyé des médecins & des chirurgiens, avec quelques officiers généraux, afin de prendre des mesures pour arrêter les progrès du mal,

S U E D E.

Stockholm. Les états ont établi une grande députation, laquelle s'occupe à rédiger la capitulation que le roi jurera d'observer le jour de son couronnement. Cet acte important sera revêtu d'une nouvelle forme; il a, dit on, pour but de limiter encore davantage la puissance du souverain, & contiendra une clause pour prévenir toute abdication de sa part. Les bourgeois & les payfans demandent qu'on y insère un article par lequel les roturiers rentrent dans le droit qu'ils ont perdu, de pouvoir parvenir comme les nobles aux premiers emplois. Ces divers objets retardent la cérémonie du couronnement de S. M. & donneront lieu à une plus longue durée de la diète actuelle. Par un règlement fait en 1723. chaque diète doit finir au bout de trois mois; mais la multitude des affaires n'a jamais permis de s'y conformer; ainsi les trois ordres-ont arrêté que cette diète seroit prolongée, & le roi a été requis de rendre cette résolution publique dans tout le royaume.

Le docteur Faut, prédicateur de la cour, a prononcé dans la loge royale des Francs-maçons, en présence du prince Frédéric Adolphe & d'une nombreuse noblesse, un

discours contenant l'éloge du feu roi , & S. M. a accepté le titre de protecteur & de maître de cette loge , qui s'est rendue infiniment utile par sa bienfaisance éclairée. Les Francs-maçons de cette capitale y ont fondé un superbe hôpital , leur caisse est toujours ouverte aux indigens , ils favorisent les artisans pauvres, & retirent les filles du libertinage en les mariant à leurs frais. Des procédés si généreux méritaient cette distinction de la part du souverain.

La reine douairière se dispose à partir avec la princesse sa fille pour Berlin , dans le dessein d'y passer tout l'hiver. Les états ont accordé 30000. rixdallers pour ce voyage , les dépenses extraordinaires dont ils sont chargés dans ces circonstances & la modicité des revenus publics , donnent lieu à plusieurs délibérations sur des objets d'économie , dans la vue de pourvoir à tout sans charger les peuples.

D A N E M A R C K.

Copenhague. L'escadre qui depuis le commencement du mois dernier , croisait dans la mer Baltique , est rentrée dans le port de cette capitale , & l'on assure que les vaisseaux qui la composent vont-êtré désarmés. Il y a lieu de croire que ceux qui sont

destinés pour la méditerranée , ne mettront à la voile qu'au printems prochain.

P O L O G N E.

Varsovie. Le baron de Seldern , ambassadeur de Russie, a reçu un exprès de sa cour, après l'arrivée duquel le prince Primat a fait des préparatifs pour le voyage qu'il projetait depuis long-tems, & qu'il a enfin exécuté sans obstacle , dirigeant sa route sur Elbing.

La résolution prise par le comte Oginski, de se déclarer pour les confédérés, n'a pu qu'augmenter considérablement les forces de ce parti. Ce seigneur, qui est grand-général de Lithuanie, & très-puissant, a publié un manifeste pour justifier sa conduite, & cette piece a fait la plus grande sensation. Il avoit rassemblé des troupes nombreuses, à la tête desquelles il surprit le 6, Septembre un corps de Russes, commandé par le colonel Albizew, qui fut tué dans cette action, & fit prisonnier la plus grande partie de ses soldats; mais ces succès ont été suivis d'un revers funeste, le comte ayant été lui-même attaqué à l'improviste par le général Suwarow, le 23. du même mois, entièrement défait, & obligé de se sauver avec une suite peu nombreuse après la dis-

perſion totale de ſon armée. Cependant, malgré cet événement, auquel il paroît que la trahiſon a eu part, les forces des confédérés augmentent de jour en jour; les avantages remportés ſur eux depuis le commencement des troubles de la Pologne ne produiſent d'autre effet que de les diſſiper pour un tems, après quoi ils reparoiſſent bientôt & en plus grand nombre. Il ſe trouve parmi eux pluſieurs officiers étrangers, en état de diriger leurs opérations. Le maréchal Koſſokowſki publie de nouveaux manifeſtes & redouble ſes efforts pour ſoutenir ſon parti dans la Lithuanie. Les divers détachemens Ruſſes, ont eu ordre de ſe réunir pour oppoſer une défenſe plus efficace. Deux nouvelles attaques faites par eux de la fortereſſe de Tynieck ont échoué & ils y ont perdu beaucoup de monde. Un corps de 500. confédérés s'étoit approché de Cracovie, mais s'eſt retiré bientôt après; cependant on craint une nouvelle attaque de leur part.

On mander de Dantzic, que les généraux Pruſſiens de Stutterheim, de Thadden de Belling, accompagnés de pluſieurs officiers, ſe ſont rendus à Grandents, dans la Pruſſe Polonoïſe pour y régler la poſition du cordon qui s'étend dans cette province & qui comprend la ville de Thorn, où ſe trouve

un corps de troupes Russes. Le général de Belling qui à son quartier à Konitz, exige de nouveaux fourrages & des vivres pour une année. Il a de plus ordonné à tous les administrateurs des paroisses de la Prusse Polonoise & de la ville de Dantzic de dresser un état exact de la quantité d'arpens de terre & du nombre d'habitans de toutes qualités que comprend chacune de ces paroisses.

Le duché de Courlande se trouve dans une grande fermentation. La Russie y envoie des troupes pour rétablir la tranquillité publique, & garantir ce pays-là des incursions des confédérés de Pologne, qui y ont un parti nombreux parmi la noblesse.

On est informé que les Russes ne se sont pas encore rendus maîtres de la forteresse de Baluclawa dans la Crimée; on dit même que la disette des vivres ne leur permettra pas de former un établissement solide dans cette presqu'isle.

A L L E M A G N E.

Berlin. Le roi a été incommodé d'un accès de goutte, qui n'a eu aucunes suites facheuses; mais la santé du prince Ferdinand est dans le plus grand danger, se trouvant malade d'une fièvre chaude ac-

compagnée d'une fluxion de poitrine ; cependant on espere encore que quelque crise heureuse pourra rendre ce prince aux vœux de l'auguste maison royale & des peuples. Ce qui inquiete encore beaucoup, c'est l'état de la princesse son épouse qui est au terme de ses couches.

Un juif nommé Joseph Michel à célébré la fête des tabernacles avec beaucoup de magnificence. Ceux de sa nation ne sont point entassés ici, comme ailleurs, dans une rue ferrée & infecte, mais ils peuvent acheter des maisons en divers quartiers de la ville, & y exercer des arts utiles à la société.

Ratisbonne. La diete a fait imprimer & publier un recueil de pieces tendantes à justifier ses griefs, & ceux de cette ville relativement aux bleds, & n'étant pas satisfaite de la déclaration de l'Electeur de Baviere, elle a signifié à l'archevêque de Saltzbourg, au nom de l'empire, qu'il eût à ne plus différer d'exécuter la commission qu'il avait reçue de l'empereur, & le conseil aulique lui recommandait également de la remplir au plutôt. Sur quoi l'archevêque ayant notifié à S. A. E. que les troupes destinées pour l'exécution militaire entreraient le 5. septembre sur les terres de sa domination, ce prince s'est déterminé enfin à accorder à la

ville de Ratisbonne le rétablissement du marché à bled & les autres articles demandés par la diete.

Vienne. L'archiduc Ferdinand s'est mis en route pour Milan le 23. Septembre, avec une suite nombreuse. Il n'y a point eu de fêtes à l'occasion de ce départ, & l'argent destiné pour des illuminations a été, selon le desir de S. A. R. employé à soulager les pauvres honteux.

L'Empereur est parti le 1. de ce mois pour la Bohême. Le but de ce voyage est de prendre des mesures efficaces, en vue de remédier à la disette de grains qui afflige ce royaume, & punir ceux qui y ont donné lieu par le monopole ou par des exportations excessives. L'archevêque de Prague à quitté subitement cette capitale, étant soupçonné, de même que d'autres seigneurs, d'avoir fait de grands amas de bleds pour les envoyer au dehors. S. M. I. s'occupe essentiellement de cet objet.

L'Imperatrice Reine à rendu deux ordonnances qui excluent tous les religieux de ses états de pouvoir recevoir des testaments, ni même servir de témoins, & leur défendent de faire passer de l'argent dans les pays étrangers, ni aux généraux de leurs ordres respectifs.

I T A L I E.

Rome. Il est beaucoup question dans le sacré collège de la canonisation du bienheureux Palafox, évêque d'Osma, laquelle aura lieu malgré l'opposition des Jésuites & de leurs partisans. On a publié à Naples un écrit dont le but est de prouver que le droit du saint siege sur Bénévent, Pontecorvo, Castro, & Ronciglione n'est pas bien fondé.

Venise. Le Sénat, toujours occupé de la reforme des ordres religieux, vient de rendre un nouveau décret qui supprime 21. monasteres de diverses regles. Il accorde une pension suffisante aux religieux, & se charge de l'administration du surplus de leurs biens, qui montent à plusieurs millions. Il a parn de plus deux ordonnances, dont l'une porte que dans la distribution des bénéfices on préférera les pasteurs qui n'auront pas assez de revenu, & l'autre oblige tous les prêtres de se faire graduer à l'avenir dans l'université de Padoue, afin de détruire la profonde ignorance dans laquelle la plupart d'entr'eux sont plongés.

Milan. L'archiduc Ferdinand arrivé dans les environs de cette ville, y fit son entrée publique le 15 octobre, & descendit au palais; de-là il se rendit de même que

la princesse Marie-Béatrix d'Est, sa future épouse, accompagnée du duc & du prince de Modene, avec toute sa cour; à la cathédrale, où le cardinal-archevêque de cette ville leur donna la bénédiction nuptiale.

Le marquis de Felino, ministre de Parme, a obtenu la permission de se retirer. Comme sa fortune est bornée, & qu'il ne l'a point augmentée pendant ses longs services, les cours de France & d'Espagne, pour rendre justice à son mérite personnel, & récompenser son désintéressement, lui feront chacune une pension.

Livourne. On n'a rien de nouveau ni de positif touchant les opérations des Russes dans l'Archipel, on fait seulement qu'une partie de leur flotte est allée vers l'île de Négrepont; & l'autre du côté des Dardaniennes. L'amiral Arf est attendu ici, on prétend qu'il a été privé de tous ses emplois, & mandé à la cour de Petersbourg pour y rendre compte de sa conduite.

On a lieu de croire que l'empereur de Maroc a formé le dessein de faire d'un peuple de corsaires, placés sur les côtes de ses états, une nation commerçante & policée. Les mesures qu'il prend avec Gènes & Hambourg, ne laissent aucun doute sur la réalité de ses vues à cet égard.

La Bastie. Le nombre des bandits s'est

augmenté depuis quelque tems ; ils exigent des contributions , avec menace d'incendie , en cas de refus. Il y a eu une escarmouche entre un de leurs corps & un détachement de troupes Françaises. Le comte de Marboeuf a envoyé un renfort de troupes contre ces rebelles.

E S P A G N E.

Madrid. Le 19 septembre , la princesse des Asturies accoucha heureusement d'un prince. Le roi informé que la capitale & les principales villes de son royaume se disposaient à célébrer cette naissance par des fêtes dispendieuses , a déclaré qu'il lui serait agréable que l'argent destiné pour cet usage , fut employé à doter de pauvres filles , & S. M. y a consacré la somme que le trésor royal doit fournir pour les solemnités de ce genre.

F R A N C E.

Paris. Le 7 octobre le Conseil supérieur de Nismes a été installé , & le 14. du même mois celui de Douai l'a été aussi , à la grande satisfaction des habitans de ces deux villes. La plupart des officiers de ce dernier étoient membres de l'ancien Parlement.

Le 21. Le maréchal d'Armentieres, commandant des trois Evêchés & le Sr. de Caillon intendant, s'étant rendus à Metz y ont fait exécuter les ordres du Roi, portant suppression du parlement, & de la chambre de comptes de cette ville, & réunion du ressort, à la cour souveraine de Nancy.

Le 25. Le duc de Fitz-James, & le Sr. Batard ont rempli la même commission à Rennes ; dont le parlement a été supprimé ; Le lendemain ils ont fait enregistrer l'édit portant création d'offices & ont installé ceux qui en ont été pourvus. Ce parlement avant sa suppression a déposé au greffe une protestation des plus fortes sur ce sujet. La même suppression a eu lieu pour le parlement de Dombes, avec renvoi des matieres dont il connoissoit comme parlement & cour des aides, au conseil supérieur de Lyon, & pour les affaires de finances, à la chambre des comptes de Paris.

Le conseil supérieur de Colmar a enregistré un édit qui abolit la vénalité des charges & les épices, & ensuite des lettres-patentes portant attribution de gages aux officiers de ce conseil.

Le roi voulant se faire rendre compte des statuts & constitutions de l'ordre de Cîteaux & des délibérations prises dans le dernier

nier chapitre général de ces religieux , a ordonné que ces statuts & autres pieces relatives seront remis au Sr. Le Noir maître des requêtes , pour les examiner & en faire son rapport au conseil.

La plupart des membres de l'ancien parlement de cette capitale font liquider leurs offices.

Tous ceux de l'ancien parlement d'Aix ont été exilés par lettres de cachet. Le nouveau a rendu à la ville de Marseille tous les honneurs dont elle jouissait anciennement.

GRANDE BRETAGNE.

Londres. Après bien des altercations , & même des scènes assez violentes, l'alderman Nash a été élu lord-maire de cette ville , pour l'année prochaine , malgré les efforts du Sr. Wilkes , dont le parti s'affaiblit chaque jour.

Suivant des lettres de la Caroline septentrionale , six mille *Régulateurs* ont prêté serment de fidélité à S. M.

HOLLANDE.

Amsterdam. Des nouvelles reçues de la Baltique & du Danube, & qui représentent la situation des Russes comme très incertaine, ont fait baisser subitement les actions de la compagnie des Indes orientales.

Les négocians de cette ville font des enlevemens considérables de grains dans le nord & sur les côtes d'Afrique, où il y en a une très-grande abondance.

S U I S S E.

Neuchâtel. La disette de grains continuant à se faire sentir dans cette ville & dans le reste du pays, avec encore plus de violence que l'année dernière, on a établi pour le soulagement des pauvres de la capitale une souscription pareille à celle que nous annonçames au mois de janvier, & elle commence à se remplir avec succès. Les personnes qui se chargeront volontairement du soin de répartir entre les pauvres, les fruits de cette entreprise charitable en grains & en pain, ont bien voulu accepter encore la même commission. Le public dont ils ont mérité l'applaudissement & la confiance, se persuadera aisément que la distribution des charités se fera avec toute l'économie possible, & en proportionnant les secours aux ressources, comme aux besoins de ceux qui en feront les objets.

A V I S.

Le 113. tirage de la Loterie Electorale Palatine a été exécuté le 7. Novembre en la manière accoutumée. Les Numéros extraits de la roue de fortune font les 53. 86. 54. 34. & 1.



T A B L E.

- I. **E**NCYCLOPÉDIE, ou Dictionnaire universel raisonné, des connaissances humaines. TOME VII. Yverdon, 1771. pag. 247
- II. *Historische Lobrede, &c. Eloge historique de Jean-Jacques Breitinger, premier pasteur de l'église de Zurich.* 258
- III. *Le Mélodrame.* 268
- IV. *Ufong, histoire orientale.* 290

II. PARTIE. *Nouvelles littéraires de l'Europe.*

F R A N C E .

- I. *Séance publique de l'Académie des sciences, Belles-lettres & Arts de Besançon.* 291
- II. *Histoire de l'ordre du S. Esprit.* 300
- III. *Bibliothèque de société.* 305

III. PARTIE. *PIECES FUGITIVES.*

- I. *Le Miroir, ou l'origine de la vérité dans un puits.* 322
- II. *Le Réveil.* 332

III. Dialogue des morts, entre Nicolas De Flue, vulgairement appellé Frere Claus ou Nicolas, & Jean de Breiten Landenberg, traduit de l'Allemand. . 334

IV. PARTIE. Annales politiques de l'Europe.

Turquie.	359
Russie.	360
Suede.	362
Danemarck.	363
Pologne.	364
Allemagne.	366
Italie.	369
Espagne.	371
France.	ibid.
Grande-Bretagne.	373
Hollande.	ibid.
Suisse.	374
Avis.	ibid.

A P P R O B A T I O N S.

J'ai lu le Journal Helvétique pour le mois de Novembre 1771, & en qualité de censeur de la Seigneurie, j'en ai permis l'impression, le 4 Décembre 1771. **PETITPIERRE.**

Comme Censeur de la ville de Neuchâtel, j'ai également lu & permis l'impression du Journal Helvétique du mois de novembre 1771. Neuchâtel, le 4 Décembre 1771. **BOIVÉ.**